© Alina Reyes, alinareyes.net, 2015

ISBN : 979-10-91113-18-2

DU MÊME AUTEUR

Cueillettes, Nil Éditions, 2010

Charité de la chair, Presses de la Renaissance, 2010

Souviens-toi de vivre, Presses de la Renaissance, 2010

Psaumes du temps présent, Presses de la Renaissance, 2009

Lumière dans le temps, Bayard, 2009

La Dameuse, Zulma, 2008

La jeune fille et la Vierge, Bayard, 2008

Notre femme, Atelier in 8, 2007

Forêt profonde, Le Rocher, 2007

Le carnet de Rrose, Robert Laffont, 2006

Nue, avec Bernard Matussière, Fitway Publishing, 2005

Sept nuits, Robert Laffont, 2005

La Chasse amoureuse, Robert Laffont, 2004

Satisfaction, Robert Laffont, 2002

Une nuit avec Marilyn, Zulma, 2002

Politique de l'amour, Zulma, 2002

La vérité nue, avec Stéphane Zagdanski, Pauvert, 2002

Ma vie douce, Zulma, 2001

Nus devant les fantômes, Franz Kafka et Milena Jesenska, Éditions 1, 2000

Autopsie, Inventaire Invention, 2000

L'Exclue, Mille et une nuits, 2000

Lilith, Robert Laffont, 1999

Corps de femme, Zulma, 1999

Moha m'aime, Gallimard, 1999

Poupée, anale nationale, Zulma, 1998

Il n'y a plus que la Patagonie, Julliard, 1997

Le chien qui voulait me manger, Gallimard, 1996

La Nuit, Joëlle Losfeld, 1994

Derrière la porte, Robert Laffont, 1994

Quand tu aimes, il faut partir, Gallimard, 1993

Au corset qui tue, Gallimard, 1992

Lucie au long cours, Le Seuil, 1990

Le Boucher, Le Seuil, 1988

Tous droits réservés. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur et de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Alina Reyes

LA GRANDE ILLUSION

Figures de la fascisation en cours

Introduction p. 5

L’élection de François Hollande p. 7

L’affaire Charlie p. 16

Le fascisme rampant p. 40

Conclusion p. 62

Le fascisme repose sur un détournement du symbolique. Sur une fiction censée représenter la vérité du monde alors qu'elle n'est qu'une falsification de la vérité. Toute fiction s'inspire du réel. De situations, de personnes, d'expériences, de faits réels. Le mot *fiction* vient du verbe latin *fingo*, qui signifie façonner, pétrir. On pétrit quelque chose, et non pas rien. La même racine a donné les mots *figure*, ainsi que *feindre*. En anglais elle a donné aussi *faint* (faible, vague). L'homme a besoin de fictions comme supports à sa pensée. Les mythologies, les cosmogonies, les religions reposent sur des fictions. Figures et concepts sont étroitement alliés dans la formation de la philosophie et de la pensée. Les mathématiques elles-mêmes sont nées de figurations géométriques, elles-mêmes nées de l'observation de la nature, *phusis* (physique).

À oublier que la pensée naît du réel via la fiction, on tombe dans de faux processus et de faux procès. Celui qui façonne le réel au service de la pensée, donc de l'élévation de l'humanité, s'élève, comme le dit Kafka, « d'un bond hors du rang des meurtriers ». Et cependant l'innocent est poursuivi par les hommes comme un meurtrier (comme dans son roman *Le Procès*). Les hommes condamnent les diseurs de vérité, qu'ils soient artistes ou lanceurs d'alerte, parce qu'ils ne veulent pas que soit révélé le mal qu'ils font dans l'obscurité.

Une autre inversion de ceux qui font le mal consiste à faire passer de la fiction pour la réalité. Ici nous sommes dans le système idolâtrique. Une figure du faux est présentée comme vraie et vivante. Un film sorti l'année dernière faisait ainsi passer une photographe inventée de toutes pièces pour une personne ayant vraiment existé, dont on exposa et vendit même les photos fabriquées. Vulgaire escroquerie, comme il en fourmille dans l'art, et qui non seulement sont destinées à remplir les poches de faux artistes et de leurs producteurs et autres distributeurs, galeristes, éditeurs etc, mais aussi à établir le règne de la confusion dans l'esprit du public, afin que la vérité lui devienne indiscernable du mensonge, et que le cercle vicieux puisse continuer à tourner, l'argent à rentrer et la vérité à être occultée.

Ainsi a-t-on vu, dans le domaine de l'édition, de faux témoignages de prétendues partouzeuses ou de prétendus déportés dans les camps de la mort devenir des best-sellers mondiaux. À la télévision, presque tout ce qui est présenté comme une retranscription de la réalité est systématiquement faussé. Telle émission de TF1, par exemple, prétendant faire le bien en restaurant la maison de gens pauvres, hors caméra piétine de maintes façons la dignité

de ses « bénéficiaires » et bâcle le travail au point de rendre l'habitation dangereuse ou invivable, provoquant des drames qui restent inconnus des téléspectateurs, à qui l'on présente l'affaire comme une sorte de conte de fées. Une plus haute autorité morale, le pape, appelle les hommes à secourir les pauvres et fustige le règne de l'argent, mais encore une fois il s'agit d'illusion et les faits sont tout autres : la banque du Vatican est en grande partie fondée sur de l'argent sale et tachée de sang, et l'Église, tout en continuant à quêter inlassablement, possède une richesse immense. Le seul archevêché de Cologne possède près de 3 milliards et demi d'euros, dont une grande partie en actions, et gère des dizaines de milliers de logements, sans nullement participer à l'hébergement des réfugiés – exemple emblématique de la vérité de l'institution à travers le monde entier, par-delà l'illusion qu'elle s'emploie à créer.

Ceux qui, par manque de vérité en eux, sont impuissants à créer des fictions qui élèvent l'être à la vérité, fabriquent des fictions qui *feintent* la vérité : ce n'est que parce qu'ils les font passer pour récits de vécus réels qu'ils parviennent à susciter l'intérêt du public. Leur fabrication ne tient que par la croyance au faux qu'elles exigent. Il ne s'agit pas d'art, mais de contrefaçon, tout à la fois contrefaçon de la vie et de l'art.

Le lendemain de la tuerie à Charlie Hebdo, un écrivain racontait sur sa page Facebook les réactions accablantes d'une classe de banlieue dans laquelle il avait été invité à parler de théâtre. Les jeunes, arabes et noirs, se comportaient dans son récit de façon si sectaire, et y tenaient des propos si effrayants, que les médias (et Alain Finkielkraut) s'empressèrent de donner un vaste écho à son récit. Quand la vérité fut révélée par le professeur et les élèves, à savoir que les choses ne s'étaient pas du tout passées comme il l'avait prétendu, le mal était fait et personne ne se soucia de le corriger. J'avais déjà lu sur la page de cet auteur de courts récits, écrits d'une plume allègre à la première personne, comme des témoignages de choses vécues. Il s'agissait en fait de fictions, mais présentées comme des tranches de vie rapportées telles quelles, et les lecteurs pouvaient en être dupes. Or présenter comme le réel brut des reconstitutions fantasmatiques du réel ressort de la tromperie - et d'autant plus dans une circonstance aussi grave, participe à semer dans le monde la confusion des esprits, condition d'un possible déchaînement du nihilisme.

L'élection de François Hollande, l'affaire Charlie Hebdo, le renouveau du nazisme ou le suicide de Dominique Venner, intellectuel d'extrême-droite, dans Notre Dame de Paris, sont quelques-unes des figures de la réalité faussée qui règne en France ces dernières années, comme si l'illusion tentait désespérément de prendre la place d'une réalité défaillante et impuissante.

L'élection de François Hollande

Dans une démocratie, c'est « l'Opinion » et l'état de fait des mœurs qui dictent leurs lois aux législateurs, pour le meilleur et pour le pire. Des chefs d'État factices comme ceux que nous voyons se succéder n'y peuvent rien. C'est justement pour cela qu'ils sont élus. Le peuple n'est pas plus bête que ses élites. Les uns et les autres forment l'aliment de leurs propres mensonges, esprits cannibales. Mais quelque chose est beaucoup plus puissant que tout ce monde : l'esprit de vérité qui travaille l'histoire, et qui finit toujours, après d'âpres combats, par laisser tomber le pire, l'invivable, et par réagencer les forces en sauvant le vivable, dont il révèle le visage.

J'écris Opinion avec une majuscule parce qu'elle est devenue, comme l'Argent, une divinité factice, sans existence mais régnant par l'idolâtrie qu'elle suscite. Au tournant des VIe et Ve siècles avant notre ère, Parménide déjà rédigeait dans sa langue, le grec, un poème fameux et toujours vivant, toujours interrogé et actuel, pour mettre en garde les hommes contre la *doxa,* l'Opinion, qui n'a ni vérité ni réalité, contrairement à la Pensée, qui est l'Être-même. Nous avons tous des opinions, l'homme moderne est même censé avoir une opinion sur tout. Soit nous leur accordons crédit et importance, d'autant plus qu'elles forment l'enrobage et le gardien de notre ego ; soit, nous voulant avertis de leur superficialité et de leur inconsistance, nous adoptons une position relativiste qui emporte aussi avec elle la distinction des valeurs. Dans les deux cas, nous nous fermons la voie de la pensée réelle, et donc de l'accès aux vérités. Dans les deux cas, nos opinions ne sont que des masques derrière lesquels il n'y a pas de tête.

La somme de millions d'opinions ne peut faire l'opinion d'une population. L'opinion publique n'existe pas, même si elle règne. Les masques sont multiples, dans la population et pour chaque individu. À supposer qu'un logiciel les mixe pour en tirer un masque moyen, censé représenter la figure de l'opinion du peuple, cette figure ne ressemblerait plus à rien, un peu comme celle des stars qui ont subi trop d'opérations chirurgicales, pour un résultat dont la laideur à prétention de beauté, la fausseté à prétention de jeunesse, sidèrent le regard – ce qui est après tout un ressort possible des « stars », le verbe *siderari* signifiant en latin *subir l'influence funeste des astres*.

La factice Opinion donc, sans cesse engraissée dans sa fausse existence par le spectacle médiatique permanent, par les sondages et par la propagande, sert de masque à notre état, tout à la fois le cachant et le révélant, masquant et palliant l'absence de véritable « chef », c'est-à-dire au sens noble du mot, de tête. Dans quel état sommes-nous, à quel état aspirons-nous ? Telle est

la question politique à laquelle doit répondre l'État. Un corps ne vit pas sans tête, et un État gouverné par l'Opinion, un État sans pensée se réduit rapidement à néant. Cependant les hommes et les femmes vivent, et s'ils doivent souffrir beaucoup d'errances, la vie, comme l'eau depuis la source creuse irrésistiblement son chemin, les fait avancer vers quelque part, avec une puissance qu'aucun dirigeant humain ne peut contrer longtemps : c'est elle qui finalement dicte ses lois aux législateurs.

Ainsi les idoles que sont l'Argent et l'Opinion s'avèrent-elles dotées d'un pouvoir aussi superficiel qu'elles sont elles-mêmes inconsistantes. Mais aussi longtemps que nous les sacralisons, soit en croyants soit en athées de ces divinités, l'illusion en laquelle repose tout leur pouvoir perdure, et nous piétinons. L'affaire n'est pas nouvelle, c'est celle de l'humanité depuis ses débuts, et c'est aussi l'affaire de l'humain que de toujours de nouveau sortir de la sidération, bouger les yeux et dégager la voie.

En vue des élections présidentielles de 2007, les socialistes consacrèrent la championne pré-élue par l'Opinion. Ségolène Royal, fervente pratiquante des instituts de sondage, dont elle absorbait les conclusions depuis de longues années, bien avant ses concurrents, s'était elle-même fabriquée dans le sein de l'Opinion. Beau cercle vicieux qui veut se faire passer pour vertueux alors qu'il n'est que démagogie, figure de bien petite vertu qui fut toujours au service des politiciens les moins ragoûtants et qu'exploitent désormais jusqu'à l'os les arrivistes de tous bords, prostitués aux médias qui leur sont eux-mêmes prostitués.

Assise sur le citoyen, la grosse Opinion règne et madame Royal, comme tous les autres et plus encore, se mirait en elle. Tant pis si l'électeur socialiste, lui, ne se reconnaissait pas en la candidate que l'Opinion l'avait poussé à élire comme sa représentante. Toute de blanc vêtue et le martinet peut-être à portée de main, elle avait l'air de prendre le peuple français pour le fruit de ses entrailles, qu'elle se tenait pendant ses meetings. Offrant aussi le spectacle d'une régression in utero, pâmée parmi les « gens », se baignant dans la masse et la sondant sans relâche, tel l'être recroquevillé dans la matrice. Telle était sa modernité. Son visage secret, le secret de son succès. L'opération échoua, mais les leçons en furent tirées pour la fois suivante, quand, cinq ans plus tard, son ex-compagnon, François Hollande, prit le relais de la candidature socialiste, en lieu et place d'un Dominique Strauss-Kahn tombé pour d'autres affaires de bas-ventre.

« Entre la grâce et la merde, il n'y a pas de milieu », disait Ionesco. Même si elle prend des airs de madone, Marianne réduite à ses besoins de ventre ne peut raisonnablement passer pour pleine de grâce. Cette année-là beaucoup de Français, pas si malsains, se purgeaient en lisant *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, où s'évacuait l'histoire nazie mal digérée dont certains continuent à avoir des renvois délétères.

Qui avait vraiment envie de retourner dans la panse du passé, de croire à l'illusion d'une bedaine rassurante ? Ce « désir d'avenir » qui ne reposait sur aucune proposition sérieuse était un désir de mort douce, un désir spéculaire de nous envoyer vivants au tombeau. N'y avait-il d'alternative que dans l'agressivité cynique de Nicolas Sarkozy, qui pouvait dans une même phrase obscène exprimer son souci de spiritualité et sa vision de l'homme comme marchandise ?

Le 29 septembre 2006, Ségolène Royal avait choisi, pour officialiser sa candidature à l'investiture de son parti, Vitrolles. Première ville de plus de trente mille habitants conquise par le Front National en 1997, reprise en 2002 par les socialistes à Catherine Mégret. Toute sourire face aux « foules sentimentales et joyeuses » qu'elle affectionnait, elle prononça un discours résolument social-nationaliste. En appelant à « l'autorité d'un État efficace », capable de « protéger efficacement » la France « contre les désordres qui l'assaillent », elle signalait que les symboles auxquels les Français étaient le plus attachés étaient « le drapeau tricolore et la sécurité sociale ». Tout était dit : l'adepte de tous les sondages répondrait à l'attente de l'Opinion en lui servant copieusement du Social, bien sûr, mais aussi du National.

En l'espace de quarante minutes dédiées aux valeurs morales et familiales, elle déclara vouloir « incarner la Nation »… « la Nation qui tient fermement debout », contre « la société du précariat » [sic, mais on n'en avait pas fini avec ses barbarismes à visage social, sa langue déformée qui sembla avoir contaminé celle de François Hollande cinq ans plus tard]… « Le pouvoir échappe à la Nation ? » Les socialistes ne sont pas d'accord car « la Nation est protectrice », et « chez nous, le social et le national marchent ensemble, et c'est l'État qui est garant de leur alliance ». Il fallait donc actualiser ce pacte, défendre l'État-providence, car « nous croyons à (…) la solidité toujours actuelle de l'État, de la Nation et de la République ». Enfin, apothéose : « Il faut aimer la France afin que les Français se retrouvent heureux en elle avec un désir d'avenir ». Madame Royal aime endormir ses électeurs d'un parler régressif, mais il n'est pas interdit de garder ses facultés, et de la traduire en français : « Réfugiez-vous en moi, incarnation de la Nation, qui sous prétexte de participation vous sonde sans relâche, vous absorbe, vous appelle à vous lover en mon idéale société close, virginale matrice imaginaire. »

LesOgres.org, site internet proche de Dieudonné, était à ce moment une place de choix pour procéder à un examen du ventre de la France. Le 3 janvier 2007, on y prétendait que « des sondages des RG donneraient Le Pen vainqueur qui que ce soit qu'il trouve en face de lui au 2ème tour. » À peine deux mois plus tôt, ceux qui se définissaient comme « utopistes concrets » en étaient à tenter de justifier la visite de Dieudonné au BBR, la fête du Front National, sur le mode « il faut parler avec tout le monde ». Désormais ils tombaient le masque. L'auteur anonyme de l'article laissait ouvertement cours au fantasme maison : « Le Pen à l'international

Sarkozy au national : CAUCHEMAR », écrivait-il. Puis, se ressaisissant dans son sommeil agité : « Le Pen à l'international Royal au national : RÊVE » Nous y étions. « On peut espérer le meilleur. Le Pen empêcherait Royal de se faire bouffer à l'international, et sortirait la France du fascisme libéral bushien des faucons américano-sionistes. Royal ne pourrait pas être empêchée par le système sclérosé énarquien que Le Pen bloquerait très rapidement, libérant aussi l'information de la chape de plomb arriviste qui y sévit, et dont il a eu tant à déguster. Elle pourrait appliquer y compris la face humaniste de ses projets, à la grande satisfaction de ses clients socialistes. » Puis il invitait ses lecteurs à se laisser aller aussi à une masturbation mentale libérée de la honte : « Que se passerait-il encore ? A vous de dire, de supputer... »

Supputer… On peut aller très loin dans ce genre de supputations, entraîner les peuples très loin. Délire de marginaux haineux ? Ce n'était pas Le Pen qui parlait, et encore moins Royal ? Certes, mais Internet, où se déchaîne la pornographie de la pensée autant que celle des corps, est aussi un miroir de la société dans tous ses désarrois. Les leaders politiques le savent bien, qui y sont activement présents, autant en observateurs qu'en propagandistes. L'enjeu est de pouvoir utiliser au maximum la demande et la détresse de ceux qui vont voter. Et de tabler sur le fait que cette demande, cette détresse que les extrémistes expriment brutalement, sont partagées, de façon inconsciente, moins voyante, par le peuple entier. Tout homme, toute femme politique est soumis à cette tentation populiste d'exploiter les peurs secrètes et les désirs primaires d'individus à la fois violentés par le libéralisme et endormis par l'assistanat, mais les champions en la matière sont bien ceux dont rêvaient ces « Ogres » indécents : Jean-Marie Le Pen et Ségolène Royal. Quelques années plus tard, reste Marine Le Pen.

Indécents, mais non sans calcul. N'étaient-ils pas liés par un pacte informel, un accord tacite qui les faisait, chacun à sa manière, flatter outrageusement le même fond d'angoisse collective, le même désir de sécurité ? Dans le but, évidemment inavoué, de se retrouver face à face au second tour ? Liés par un commun intérêt qui les conduisait à encourager, chacun avec ses armes et ses méthodes (parfois proches, notamment l'utilisation d'Internet jusque dans *Second Life*, le monde virtuel dont le but affiché était de fuir dans l'illusion sa « vie de m… »), le mouvement de peur qui les placerait dans la configuration la plus avantageuse, la plus potentiellement mobilisatrice pour chacun d'eux au second tour de ce « rendez-vous » tant attendu depuis le 21 avril 2002, « tant la frustration de ce soir était grande », comme le rappelait François Hollande le 15 janvier 2007 ?

Évidemment Sarkozy pouvait, comme son adversaire socialiste, espérer se retrouver en lice avec le leader d'extrême-droite dont il ne se privait pas, par sa politique policière et spectaculaire contre la délinquance et l'immigration, d'exploiter aussi le filon sécuritaire. Seulement lui, ni Le

Pen ni Royal ne le voulaient au second tour. Ce même 15 janvier 2007, on vit le même Dieudonné, après avoir donc, quelques semaines plus tôt, très médiatiquement suggéré son rapprochement avec le Front National, déclarer son soutien à l'altermondialiste José Bové (lequel le rejeta). Du grand n'importe quoi, commentèrent certains. Mais non, il s'agissait bien toujours du même calcul : rallier l'antilibéralisme, affaiblir Sarkozy, et afficher qu'on pouvait naviguer sans honte ni contradiction de l'ultra-nationalisme à l'ultra-étatisme, et vice-versa. En somme, marcher avec divers autres sur la Troisième voie dont se réclament les fascistes.

Jean-Marie Le Pen consacra un long passage de son projet présidentiel, présenté le 12 novembre au Bourget, à ironiser cruellement sur Nicolas Sarkozy. Quant à leur concurrente socialiste, il semblait y penser à peine et de toutes façons à la légère, l'appelant Ségolène, ou miss Charentes-Poitou, Lady Nunuche, la Fée Gribouille… Alors même qu'elle serait au plus haut des sondages, dans les semaines et les mois suivants, il continuerait à la traiter avec une semblable désinvolture, comme si elle n'était pas un problème. Et en effet, elle n'en était peut-être pas un pour lui, au contraire. D'ailleurs, il le répéterait bientôt sur tous les tons, relayé par sa fille Marine, c'était certainement face à Ségolène Royal qu'il se retrouverait au second tour.

Dans ce cas, pourquoi s'en prenait-il beaucoup plus à Sarkozy qu'à elle ? C'est, d'une part, qu'il la préférait comme concurrente de deuxième tour, car Sarkozy verrait davantage les voix antifascistes se reporter sur lui que Royal ne bénéficierait des voix de droite. C'est, surtout, qu'il fallait continuer à désespérer Billancourt, les licenciés de Billancourt et leurs héritiers, les désespérer du monde moderne et de la vie réelle en leur fournissant leur forte dose d'illusion, leur promesse de repli sur soi, de bonheur virtuel, de mensonge universel. Oui, à l'heure où la tendance était à « socialisme et barbarie », il fallait continuer à désespérer la Nation, si l'on voulait que le Front National, une nouvelle fois, soit présent au deuxième tour de ces élections. Ce jeu allait laisser des traces dans les esprits.

Seuls Le Pen et Royal s'étaient installés sur Second Life, cet univers en ligne où tout était virtuel. Cette façon de faire de la politique n'était-il pas le signe d'une exploitation abusive de la tentation de repli et d'illusion des Français ? Le quinquennat de Sarkozy fut une sorte de hold-up du fric, de la vulgarité, de la voyouterie, sur la démocratie. Et ce fut le temps au cours duquel la France fut forcée par son président de suivre un aventurier sans pensée, Bernard-Henri Lévy, en Libye où fut nourri l'EI comme ensuite, sous Hollande, le même alla nourrir les néonazis en Ukraine, avec la bénédiction de l'Opinion via les grands médias. Nihilisme intégral. Au bout de ce temps pénible il s'avéra que le jeu politique avait continué à se détériorer, et que ni la droite ni la gauche n'étaient à même de proposer une alternative crédible, et encore moins un relèvement.

Les anciennes générations, et spécialement celles qui prirent les pouvoirs, ont beaucoup triché, elles trichent encore, et la tricherie n'est jamais sans conséquences. Les conséquences pèsent maintenant sur les jeunes générations. Le soir du 6 mai 2012, voyant sur mon ordinateur la colonne de la Bastille avec sa grappe de gens venus fêter la victoire de François Hollande, j'ai cru voir le radeau de la Méduse. Il ne s'agit pas d'une figure de style ni d'un symbole délibéré – c'est bien ce qui m'est arrivé, en une vision fulgurante et tenace.

Il se déclara « président de la jeunesse de France » et il commença par instrumentaliser son propre fils, réduit sous l'œil des caméras au rôle de grand benêt écoutant, muet, papa au téléphone, « ridicule », comme il le dit ensuite, devant la France entière. Le ton était donné : celui de la grosse machine à illusions qui l'avait porté au pouvoir, avec le soutien d'une grande partie de la presse lasse de Nicolas Sarkozy.

« On n'élit pas une famille », avait-il rappelé pendant la campagne pour se démarquer de son prédécesseur. Mais dès ce soir d'élection, son fils était à la télévision, à répétition, et quelques jours après ce même fils, Thomas, était interviewé dans Paris Match. En fait toute la presse parlait de lui, de Glamour au Monde. Quant à la compagne du nouveau président, Valérie Trierweiler, elle était partout aussi et se faisait abondamment remarquer - comme on sait, ce n'était qu'un début... -, virant du QG tel socialiste indésirable, sermonnant les journalistes qui attendaient le couple présidentiel devant leur domicile (elle qui travaillait à Paris Match !), envoyant un sms cinglant à un confrère qui avait écrit que Thomas était l'aîné du couple Hollande-Royal – alors qu'il aurait dû, selon elle, dire l'« ex-couple »… Que serait-ce si l'on avait élu sa petite famille en même temps que lui ? Si toutes ses paroles devaient être pendant son mandat aussi peu fiables, si son action devait être aussi en contradiction avec son discours… Le radeau n'avait pas fini de dériver.

Mais le mirage se vend même à ceux qui sont censés porter du sens. Rassurer l'inconscient du bon peuple, ce n'est pas si compliqué. Le plan com étant donc dans cette affaire : au nom du père, du fils et de la marâtre.

Au soir de l'élection, devant Notre-Dame de Tulle, il déclarait aussi : « … quand au terme de mon mandat, je regarderai à mon tour ce que j'aurai fait pour mon pays, je ne me poserai que ces seules questions : est-ce que j'ai fait avancer la cause de l'égalité et est-ce que j'ai permis à la nouvelle génération de prendre toute sa place au sein de la République ? » Puis mêlait en une seule phrase une louche d'américanisme, « le rêve français », une autre de ségolénisme, « notre avenir », une autre encore de maoïsme, « la longue marche », et après ce fatras symbolique et verbal osait appeler à « la confiance », pour finalement remercier les vendeurs de soupe qui l'avaient campbellisé et qu'il appelait « humanistes ». Trois jours plus tard il était au Grand Palais à évoquer « la force des symboles » et à promettre de s'engager pour « la culture », en

compagnie du décorateur connu pour avoir agrémenté de colonnes tronquées et rayées un autre Palais, le Royal.

Ballet des symboles... Après avoir, tout juste élu, pris la parole dans la France profonde sur le parvis de l'église dédiée à Notre Dame, le jour de son investiture, le 15 mai, François Hollande choisit de descendre les Champs-Élysées en DS. Dans ses fameuses *Mythologies*, Roland Barthes réserva en 1957 un article de choix à cette mythique automobile française. Après avoir estimé « que l'automobile est aujourd'hui l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques » dans l'esprit des peuples, il concluait son portrait de la « Déesse » par ces mots : « devant le volant, on mime la conduite avec tout le corps. L'objet est ici totalement prostitué, approprié : partie du ciel de Metropolis, la Déesse est en un quart d'heure médiatisée, accomplissant dans cet exorcisme, le mouvement même de la promotion petite-bourgeoise. »

Hollande inaugura son mandat en rendant hommage à Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique sous la Troisième République mais aussi raciste et fervent colonialiste. Le geste fit polémique. Dans son discours d'investiture il mit en garde contre le racisme et l'antisémitisme, mais pas contre l'islamophobie. Pourquoi séparer l'antisémitisme des autres formes de racisme ? Et marquer ainsi d'emblée une division entre les Français ?

Vladimir Sorokine écrit dans son roman *La voie de Bro* (2010), à propos d'Hitler : « … le guide *adorait* plus encore la possibilité de perdre ce pouvoir. Il recherchait le pouvoir afin de le perdre de la façon la plus douloureuse qui soit. C'est là que résidait la passion primordiale de sa vie. Bien que lui-même l'*ignorât*. » Le nihilisme va au néant, malgré lui il faut qu'il y aille. Les livres de Sorokine, à la fois très inscrits dans l'histoire contemporaine et dans une brutale immanence, déploient le thème de la déshumanisation. En Russie, et aussi en Allemagne, et par extension pour toute une certaine maladie de l'Occident ravagé par son double héritage communiste et national-socialiste. Dans le même roman, Sorokine évoque un rêveur qui s'imbibe d'eau et s'émiette comme du pain trempé. Ce rêve est l'une des clés du livre pour comprendre le fondement de ce nihilisme qui continue son œuvre parmi nous, de façon ouverte ou souterraine. L'impossibilité psychique d'accéder à l'objet de son désir, ou bien le fait d'y accéder pour s'y dissoudre, ou encore d'y accéder pour le détruire. L'image m'évoque irrésistiblement celle de François Hollande détrempé sous le déluge, le jour de son investiture. Tel qui voulut manipuler les symboles fut là fort dépassé par une véritable force météorologique, et tout autant symbolique. Et ce n'est pas seulement monsieur Hollande, loin s'en faut, qui se trouva ainsi démasqué par le ciel. Nous pouvons étendre cette vision à toute l'Europe, et en elle, spécialement, à tous ceux qui sont censés y exercer un pouvoir ou un autre, et qui ne font qu'adopter des stratégies d'évitement, des stratagèmes pour ne pas exercer réellement le pouvoir, et donc la responsabilité qui l'accompagne, et qu'il nécessite.

L'Européen héritier d'une histoire dévastatrice s'est fédéré pour en renaître, mais sans parvenir à sortir de certaines logiques déshumanisées, ni à regarder la réalité en face, et encore moins au sommet, où il craint et rêve à la fois de se dissoudre alors qu'il s'agit d'y aller, non dans le bricolage symbolique ou autre, mais à pied, à pied bien sûr, à pas bon, patient, humble et tonique de montagnard, et de s'y tenir debout, bien éveillé, les pieds sur terre et la tête au ciel. Car en montagne, il est impossible de survivre sans adhérer pleinement au réel.

Le 4 juin, était dévoilée la photo officielle du nouveau Président, réalisée par Raymond Depardon. Rien n'est « normal » dans cette photo de celui qui voulait symboliser « un président normal ». Depardon a perçu quelque chose de profond, il ne peut en être autrement. Et il le dit, plus ou moins malgré lui, tout en essayant de rentrer dans le cadre de la « normalité » de campagne du nouveau Président. Justement, la campagne est là, au sens premier du mot cette fois. Oui, ça commence, on va au fond. Au fond des choses. Dans le cadre carré où tout le physique de l'image est transposé dans une métaphysique occulte, non-dite, inavouée. Le carré, dans l'ordre symbolique, c'est le domaine de la terre, par opposition et complémentarité au rond du ciel, de l'esprit. Mais ici le ciel n'est pas rond, il est brisé par les lignes floues de l'Élysée. Brisé et décoloré, négligé – toute la netteté, l'attention de l'objectif étant portée sur l'homme. L'Élysée, dans la mythologie, est le séjour des bienheureux aux enfers. Bienheureux, mais morts.

Le palais présidentiel, avec ses drapeaux français et européen, est aussi flou que dans un rêve, aussi lointain que dans un cauchemar. Toute la photo respire l'irréalité, le clivage, la séparation. L'homme, central, s'y tient comme un objet rapporté. Pour autant ni la nature (l'herbe, l'arbre) ni la culture et l'histoire (les bâtiments, les drapeaux) n'y sont solidement fondés. Flous, lointains, ils semblent plutôt en voie de disparition. Seule l'ombre paraît animée, en voie de progression. Désignant sous ce vaste désert d'herbe la terre, sombre séjour des morts.

Cette photo est anxiogène. L'homme y est central mais déporté sur la gauche, le côté « sinistre » comme on dit en latin. Son attitude est figée, mais en déséquilibre. S'il avance c'est en crabe. Ses mains ne sont pas à la même hauteur, et son costume l'engonce. Il sourit mais ses yeux tombent, comme ses bras. Ses mains paraissent plutôt énormes, presque des mains d'assassin, et en même temps comme mortes, tranchées. Des bouts de chair empreintes d'une morbidité diffuse.

Ce pourrait être l'homme de la Renaissance, l'homme de Vitruve, inscrit au centre du monde dans son carré et dans son cercle, mais non. Celui-ci est déporté du centre, ses jambes sont coupées, ses bras ne s'étendent ni ne se lèvent ni ne soutiennent le cosmos – ses pieds qu'on ne voit pas, ne les a-t-il pas plutôt dans la tombe, cette terre à la fois cachée et omniprésente ? En fait l'image donne l'idée d'un montage. Voilà ce qu'a perçu Depardon. Comme si l'on avait

découpé l'homme pour le plaquer sur fond d'Élysée. Cette photo crie au mensonge, voilà la vérité. La vérité, dit cette image, c'est que l'humanisme contemporain est un mensonge.

L'affaire Charlie

Je ne connais pas de meilleure façon d'honorer les morts, quels qu'ils soient, que d'essayer de dire à propos de leur mort la vérité, quelle qu'elle soit. Car c'est ainsi qu'on honore à la fois les morts et les vivants, c'est ainsi que les morts ne sont pas laissés au leurre dans lequel ils avaient pu tomber avant de mourir, c'est ainsi qu'ils peuvent être sortis du faux et rendus à l'histoire des hommes.

Charb a déclaré le 19 septembre 2012 sur Europe 1 : « Si on commence à dire qu'on ne peut pas dessiner le Prophète, après on dira qu'on ne peut pas dessiner des musulmans, puis des cochons ou des chiens. » Tout était dit. L'incitation à la haine raciale étant réprimée par la loi, on se sert du Prophète pour représenter en fait le musulman.

Le philosophe Walter Benjamin notait au début du siècle dernier que « l'expérience a subi une chute de valeur. Et il semble que sa chute se poursuive vers une profondeur sans fond. (…) jamais démenti plus radical n'a été infligé aux expériences que celui de l'expérience stratégique par la guerre de positions, de l'expérience économique par l'inflation, de l'expérience corporelle par le combat mécanique, de l'expérience morale par les détenteurs du pouvoir. » Voyant pour finir « au beau milieu de tout cela, dans un champ de forces traversé de flux destructeurs et d'explosions, l'infime et frêle corps humain. »

Depuis, la déréalisation du monde et de l'homme n'a fait que s'aggraver, considérablement, en même temps que leur marchandisation. Ne nous y trompons pas, il est bien question de marchandisation de l'être dans cette affaire de caricatures, et de manipulation de la pensée par une communication coupée de la vérité du réel, et de « l'infime et frêle corps humain ». L'écart entre ce qui est dit et ce qui est réellement devient gouffre, « fosse de Babel » comme disait Kafka. Il est urgent de sortir tout à la fois la spiritualité, la pensée, les civilisations, l'homme, des langues de bois qui les figent de plus en plus dangereusement, mortellement. Il est urgent d'ouvrir les yeux afin de ne pas retomber dans des bouches d'égout semblables à celles qui marquèrent si indélébilement le siècle passé. Il est urgent d'ouvrir l'esprit, le cœur, la raison. Et de ne pas laisser dire et faire n'importe quoi. Non pas au nom de quelque principe aveugle, mais dans la conscience et le désir éclairés de ce que nous sommes et sommes appelés à être : pour la vie.

L'acharnement de Charlie Hebdo contre les musulmans à travers leur prophète fut une manipulation grossière à laquelle beaucoup ont été contents de se laisser prendre. Au nom de la liberté d'expression, et notamment de celle qui fait fureur aujourd'hui, à savoir la liberté d'insulter les symboles des peuples, c'est-à-dire leur être profond, il s'agit en fait de se défouler du refoulé le plus puant de notre histoire. Ce n'est pas un hasard si le Prophète était ce jour-là figuré en Brigitte Bardot, notre plus célèbre Marianne, nue, présentant ses fesses. Les pulsions sexuelles malsaines qui président au racisme sont ici compliquées de relents de domination coloniale. En fait ce sont tous les Français qu'insultaient ces dessins, en prenant ainsi la République en otage. Le film auquel il était fait référence s'appelle *Le Mépris* et comme dans le film c'est à un trouble jeu de trahison, de désir détourné et de mépris, que jouaient l'hebdomadaire et ses lecteurs.

Charlie Hebdo dit n'avoir fait que son job en traitant l'actualité. Or l'actualité c'est la crise. Et comme en temps de crise grave, on cherche des boucs émissaires. Du reste, les caricatures du Prophète par Charlie ne manquent pas d'évoquer celles du Juif dans d'autres journaux satiriques français ou allemands des années 30. Celle qui fit la couverture d'un précédent numéro semble même directement décalquée de celle d'un juif dans *La libre parole* de l'époque : même figure allongée à long nez, même sourire fourbe, même barbe, même yeux exorbités. Même registre, même inspiration, même abjection couvrant de sombres fantasmes dans lesquels l'autre est pressenti comme un envahisseur sournois, qu'il faut soumettre, voire éliminer.

Qu'est-ce donc, sinon ce refoulé de pulsions ordurières, qui faisait accourir les lecteurs dans les kiosques chaque fois que Charlie s'y livrait ? Et pourquoi cela s'arrêterait-il, si tout le monde estime qu'il s'agissait simplement d'exercer sa liberté d'expression ? Ne l'arrêterons-nous pas avant d'en venir à voir de nouveau le monde à feu et à sang ? Qu'est-ce qui pousse les hommes à attiser la haine, sinon un désir de mort ?

S'en prendre, comme je l'ai lu, aux « dispositions pavloviennes » des musulmans face aux provocations, c'est formuler sa pensée de façon fort malheureuse. C'est précisément parce qu'ils refusent d'être pris pour des chiens que ces hommes multi-bafoués par l'histoire protestent. Même si elle n'est pas la meilleure réaction possible, leur réaction est une réaction d'hommes – mais il semble que tout un monde aujourd'hui ne sache plus ce qu'est un homme, un homme qui ne soit pas lâche mais capable de se battre pour l'Être de l'homme, comme il le fit tout au long de son histoire, et non pas seulement pour son avoir, son confort.

Il ne faut pas se fier aux apparences. Ceux qui sont prévisibles, ce sont les provocateurs, dans leur stupide répétition des mêmes vieilles ficelles sans invention. Et ce qui est imprévisible, c'est le résultat de leurs provocations – au-delà des réponses immédiates, leur

développement dans le long terme de l'histoire. Ce qu'ils ne prévoient pas, dans leurs obscures pulsions suicidaires, c'est que leurs provocations finissent par se retourner contre eux-mêmes.

Les musulmans qui réagissent violemment aux provocations islamophobes agissent contre leur intérêt, dit-on. Oui, car la violence n'est jamais la meilleure solution. Mais ce qui est ainsi plus sûrement encore menacé, c'est l'intérêt de l'Occident, d'ailleurs très inquiet. Et ce qui est imprévisible encore aux yeux aveugles des provocateurs, ce sont les effets positifs, pour l'humanité, que peuvent aussi avoir leurs provocations sur des âmes décidées à combattre contre leur fausseté, pour la justice et pour la vérité.

L'affaire des caricatures du Prophète de l'islam par Charlie Hebdo a causé un grand scandale parce qu'elle n'est en fait que l'épiphénomène d'une islamophobie et d'un racisme qui se développent profondément et largement dans les esprits, tant parmi le peuple que parmi ses élites intellectuelles, saisies de panique au point d'en perdre la tête. La première énorme manifestation de ce phénomène fut sans doute la publication par Oriana Fallaci, journaliste italienne jusque là fameuse pour ses engagements progressistes, d'un livre extraordinairement nauséabond, par son islamophobie et son racisme délirants. *La rage et l'orgueil* se vendit très vite à plus d'un million d'exemplaires en Italie. En novembre 2002, lors de sa parution en France, ce livre fut défendu dans Charlie Hebdo par l'un de ses chroniqueurs, Robert Misrahi, qui en fit l'éloge, disant notamment : « Oriana Fallaci fait preuve de courage intellectuel » et « Elle ne proteste pas seulement contre l'islamisme assassin ». L'islam est en croisade contre l'Occident, telle est la thèse de l'ouvrage. On y trouve des phrases aussi nauséabondes que :

Ils se multiplient comme des rats

Il y a quelque chose, dans les hommes arabes, qui dégoûte les femmes de bon goût.

leurs braillements Allah akbar-Allah akbar

debout, braves gens, debout ! Réveillez-vous ! Paralysés comme vous l'êtes par la peur d'aller à contre-courant ou de sembler raciste

Cette Europe clownesque et stupide qui fornique avec les pays arabes

Jean-Pierre Thibaudat raconte dans Libération du 10 octobre 2002 que pendant le procès intenté par la Licra, le Mrap et la Ligue des Droits de l'Homme lors de la publication du livre en France (les poursuites furent finalement annulées pour vice de procédure), Me Patrick Baudoin, l'avocat de la LDH, déclara : *« C'est un livre qui pratique de bout en bout une politique de l'amalgame», en associant musulmans et extrémistes sous le terme «fils d'Allah». Citant abondamment l'ouvrage, il souligna l'usage d'un certain vocabulaire «horde», «miasmes nauséabonds», l'usage répété du verbe «grouiller» rappelant «la pire des*

littératures antisémites». Il cita l'un des moments les plus terribles du livre, celui où Oriana Fallaci décrit des Somaliens campant sur l'une des places de Florence. Elle parle des «braillements d'un muezzin», de «la fumée puante», «de leur bouffe», et «pour accompagner tout ça, les dégoûtantes traces d'urine qui profanaient les marbres du baptistère (parbleu ! Ils ont la giclée longue les fils d'Allah)…». De sa voix douce et posée, Me Baudoin ajouta : «Si cela n'est pas une provocation à la discrimination raciale, qu'est-ce qu'il faut écrire ?»

Devant le tollé suscité par le soutien de Charlie Hebdo à ce livre infect, le chroniqueur dut quitter le journal. Mais Oriana Fallaci, porteuse de son discours abject, n'en fut pas moins bienvenue sous de beaux plafonds (Benoît XVI notamment la reçut en 2005), et inspira, jusqu'à sa mort et maintenant encore, bien des intellectuels laïques ou religieux, à Rome, à Paris ou ailleurs. Anciens ou nouveaux compagnons de route d'une mouvance de gauche ou d'extrême-gauche, certains agissent en sous-main et main dans la main avec l'extrême-droite. Le site web Riposte Laïque, fondé par l'ancien trotskyste Pierre Cassen, et auquel collabore Anne Zelensky, cofondatrice de la Ligue du droit des femmes avec Simone de Beauvoir, clame : « Oriana Fallaci avait raison ».

Le site utilise d'ailleurs sans cesse un semblable vocabulaire ordurier pour désigner les musulmans. On s'y déclare « résistant » au « fascisme islamique », on s'y croit à Radio Londres. « Dans la France des années 30 (…) il y avait une hystérie antisémite, comme aujourd'hui il y a une hystérie antiraciste » écrit Anne Zelensky, volant au secours de Marine Le Pen. Ainsi le temps des idéologies, des faux-semblants et de la falsification, achève-t-il d'enterrer le vrai, pour entrer dans le temps de l'inversion de la vérité : leur hystérie raciste devient dans leur parole fausse une « hystérie anti-raciste » de la société !

Le voile est une opération terroriste. (…) En France, les lycéennes savent que leur voile est taché de sang. (…) Dans nos écoles, question d'honneur, on n'enseigne pas à des élèves en uniforme. Sauf au temps du nazisme, écrivait André Glucksmann dans L'Express le 17 novembre 1994.

Tout aussi lamentable et dans un autre registre, la fantasmatique de ces messieurs puisant dans l'épouvante et la réaction violente, Jacques Julliard écrivait dans Le Nouvel Observateur du 16 septembre 2003 : *Inversez les deux voyelles, et dans voile, vous trouverez viol. En dissimulant ostensiblement le sexe au regard, fût-ce sous la forme symbolique de la chevelure, vous le désignez à l'attention ; en enfermant le corps féminin, vous le condamnez à subir l'effraction. (…) Toutes les coquettes le savent bien aussi, qui font de la comédie de la dissimulation la forme la plus raffinée de l'exhibitionnisme*.

Philippe Sollers écrivait dans Le Monde, le 28 juin 2003 : *D'où vient que, soudain, une jeune fille voilée attira l'attention jusqu'à focaliser sur elle tous les discours ? Elle avait dû*

entrer en cachant son foulard dans son sac avant de le nouer sur sa tête dans l'Hémicycle. Elle était militante, allumée, ardente, jolie, électronicienne (je crois), membre d'Amnesty International (c'est ce qu'elle disait). On n'écoutait pas vraiment ses propos confus, mais on ne voyait plus qu'elle. En trente secondes, elle était devenue l'élément érotique de l'Assemblée. Allait-elle jeter une bombe ? S'immoler par le feu ? Se mettre à prier en public ? Non, elle avait l'air normale. Mais comment pouvait-elle incarner volontairement une image aussi terrible de la sujétion de la femme ? N'était-elle pas la victime de son père et de ses frères ? Ne défendait-elle pas, sans s'en rendre compte, la condition atroce de milliers de corps emprisonnés dans l'esclavage, le fanatisme, l'obscurantisme, le terrorisme, l'absence de sport, le refus de la science et du progrès, l'horreur de l'enfermement patriarcal et le respect absurde d'un Dieu meurtrier ? On la huait, mais elle était, à l'évidence, l'objet d'un trouble massif. On avait honte pour elle, mais avec curiosité. Cachez ce voile que je ne saurais voir, lui disait l'un. « Et s'il me plaît, à moi, d'être voilée ? », semblait-elle répondre comme un personnage inconscient de Molière. Elle était odieuse, bien entendu, mais sympathique, comme tous les opprimés. Bon, ce n'était qu'un début, continuons le débat.

Cachez cette musulmane que je ne saurais voir… De débat, il n'y en eut pas, mais le combat occulte ne faisait que commencer. Il faudrait convoquer Freud pour commenter la névrose hystérique des anti-voile, mais cela ne suffirait pas à empêcher ses implications politiques désastreuses. « L'élément érotique de l'Assemblée » démangeant furieusement ces messieurs-dames les Français bon teint, dont le trouble désir, le « trouble massif », n'allait pas tarder à s'exacerber en furieuse envie de chasser et d'abattre.

Beaucoup de phobiques du voile islamique ne savent avancer que masqués des pieds à la tête. De même que les caricatures ne sont pas toujours celles qui en ont le plus l'air, ni ne viennent toujours d'où elles ont l'air de venir, ni ne vont où elles prétendent aller, les plus « voilées » ne sont pas les porteuses de foulard ni même de burqa. Les plus « voilées » sont les pensées et les actions phobiques d'hommes et de femmes régis par leurs tripes en déroute. « Philippe Sollers use-t-il de ses réseaux pour manipuler l'opinion ? » se demandait L'Express le 1er octobre 2002. Ce qui est certain c'est que les réseaux constitués par de tels « parrains » ou maîtres de l'édition, des médias et de la politique, finissent par constituer un monde assez petit et total, voire totalitaire, où il n'est pas impossible de s'entendre plus ou moins tacitement pour élaborer des manipulations à grande échelle de l'opinion.

En 2006, Charlie Hebdo publie les caricatures du Prophète parues dans un journal danois. Puis, raconte Mona Chollet sur Périphéries.net le 4 mars de la même année, *continuant d'exploiter le filon providentiel… [il] publie à grand fracas un « Manifeste des Douze » (hou, hou ! morte de rire !) intitulé « Ensemble contre le totalitarisme*

islamique » (...), signé notamment par Philippe Val, Caroline Fourest (...), Salman Rushdie, Taslima Nasreen, et Bernard-Henri Lévy. À propos de ces caricatures danoises, elle rappelle les paroles du journaliste Martin Burcharth : « *Nous, Danois, sommes devenus de plus en plus xénophobes. La publication des caricatures a peu de relations avec la volonté de voir émerger un débat sur l'autocensure et la liberté d'expression. Elle ne peut être comprise que dans le climat d'hostilité prégnante à tout ce qui est musulman chez nous.* » Il précise aussi, ajoute Mona Chollet, que le quotidien conservateur *Jyllands-Posten*, qui a fait paraître les caricatures de Mahomet, « *avait refusé, il y a quelques années, de publier une caricature montrant le Christ, avec les épines de sa couronne transformées en bombes, s'attaquant à des cliniques pratiquant l'interruption volontaire de grossesse* ».

Pour en revenir à l'origine névrotique de la phobie de l'invasion partagée par Charlie, entre autres, et l'extrême-droite, notons aussi ce passage du texte de Mona Chollet : « Déjà, la déclaration de Luz (attribuée par erreur à Philippe Val) selon laquelle la rédaction de *Charlie*, dans son choix des caricatures qu'elle allait publier, avait « *écarté tout ce qui était mou de la bite* », avait mis la puce à l'oreille du blogueur Bernard Lallement : « *Toute la tragédie est là. Faire, comme du Viagra, de l'islamophobie un remède à son impuissance, expose aux mêmes effets secondaires indésirables : les troubles de la vue ; sauf, bien sûr, pour le tiroir caisse.* »

Le 4 novembre 2011 sur lmsi.net (*Les mots sont importants*), Mona Chollet raconte qu'*en juin 2008, Caroline Fourest est envoyée par Charlie Hebdo aux Pays-Bas, afin de rencontrer un autre martyr de la liberté d'expression, le caricaturiste Gregorius Nekschot… Nekschot est l'auteur de dessins où l'on voyait, par exemple, un Arabe assis sur un pouf, avec cette bulle : « Le Coran ne dit pas s'il faut faire quelque chose pour avoir trente ans de chômage et d'allocs. » (…) Ou encore un imam habillé en Père Noël et sodomisant une chèvre, avec pour légende : « Il faut savoir partager les traditions. » Ou encore un imam (à moins que ça ne soit le Prophète Mahomet) sodomisant une fillette voilée – désopilant – ou encore – mort de rire ! – imposant une fellation à la petite Anne Frank…*

En novembre 2011, Charlie Hebdo renoue avec le filon de la caricature de Mohammed, qui a l'avantage de faire exploser les ventes et donc de rapporter tout à la fois beaucoup d'argent au journal et beaucoup d'audience à son idéologie sournoise. Et le 19 septembre 2012 donc, il récidive. Avant d'en venir à ces dernières caricatures, je suis allée consulter à la bibliothèque de mon quartier les quinze précédents numéros du journal qui s'y trouvaient.

C'est dans le numéro daté du 22 août que figure une page de caricatures glaçantes sur les Roms, en plusieurs tableaux effroyables où ils sont présentés comme des animaux immondes, sans que rien n'indique qu'ils ne sont pas à lire au premier degré ni ne permette d'en voir un autre. Un peu plus loin dans le journal, « La fatwa de la semaine » de Charb

s'intitule *Mort aux Roms !* Tout son texte manie une ironie si sordide et triste qu'on a du mal, là aussi, à y voir autre chose que ce qui y est. *C'est vrai, le Rom pue*, dit-il. Ou bien : *Pourquoi ne les tue-t-on pas, les Roms ?* Concluant : *Les socialistes et l'UMP respectent la tradition coprophage des Roms, les deux partis ont la même éthique. Je crois que vous serez d'accord, il faut faire du caporal Valls notre Guide suprême afin que de son bras puissant il balaie la crasse Rom jusqu'au Danube. Amen.*

Dans le même numéro, Gérard Biard écrit, et là c'est sans aucune ironie : *Il devient urgent de nommer les islamistes modérés pour ce qu'ils sont : des obscurantistes sournois* (idée qui fera le fond, trois ans plus tard, du roman de Houellebecq *Soumission*, objet d'une intense propagande de la presse et de la librairie, en Allemagne et en Italie comme en France, les terres d'Hitler, de Mussolini et de Pétain faisant le numéro un des ventes de ce livre destiné à « faire peur », comme le déclara son auteur à un journal américain, avec l' « islam modéré »). En double page centrale, un article sur le projet d'une ville réservée aux femmes en Arabie Saoudite. *Un zoo féminin*, dit Zineb, qui fait aussi cette remarque purement raciste : *Depuis l'invention du zéro, dont les Saoudiens se coiffent toujours fièrement, il s'agira sans doute de la contribution la plus importante des Arabes à l'avancement de l'humanité.* S'il mentionne que les Chinois ont déjà eu un même projet, ces derniers trouvent davantage grâce à ces yeux car dans leur ville les femmes auront le droit d'accueillir des hommes « pour des besoins de compagnie ».

À la fin du journal, la série de reportages de l'été, « Mes grandes vacances à Kaboul », est cette fois consacrée à la burqa. L'obsession de l'islam et des Arabes, doublée d'une insistance sur Marine Le Pen, court dans tous ces numéros de l'été. La tonalité « de gauche » du journal est marquée par quelques articles à caractère social ou écologique, un petit encadré est même réservé chaque semaine à l'association Réfugiés Sans Frontières, qui présente « l'expulsé du mois ». Mais la cause palestinienne, un classique de la gauche, n'est jamais évoquée.

Dans le numéro daté du 14 août, un article sur le porno donne ce titre de film, inventé : *Beurettes de ma cité (vas-y, sors ta teub)*. Dans une BD, on voit deux collègues à attaché-case au café, il fait chaud. Le Blanc commande un demi, l'Arabe ne commande rien car le serveur est arabe aussi et c'est ramadan. Le Blanc insiste, bois quelque chose, mais son collègue arabe transpire de peur devant son coreligionnaire, qui dit : « Nous les muslims faut faire ramadan, c'est comme ça Monsieur. » On se croirait dans Tintin au Congo. La double page centrale s'intitule *In bed with Mahomet*. Il s'agit d'un reportage condescendant et méprisant, textes et dessins, dans cinq mosquées de Paris pendant le Ramadan. *Ramadan n'est pas qu'un mois de soif et de mauvaise haleine*, est-il écrit, avant une description ironique des *prosternations*

nocturnes devant Allah. Page suivante, un reportage de Wolinski à Tunis : *Devant la cathédrale, nous sommes soudain entourés par de jeunes femmes voilées brandissant des banderoles et hurlant des slogans à la gloire du ramadan. Des barbus les surveillent.* Ma parole, décidément on dirait qu'ils ont tous plus peur des femmes voilées que des barbus !

Dans le numéro du 8 août, Wolinski, déjà à Tunis, raconte : *c'est Dieu qui achète cette piété obscurantiste.* Puis : *Quant au travail on ne s'en soucie pas, l'important c'est de gagner de l'argent sans rien foutre.* Dans la série des vacances à Kaboul, le témoignage d'une prostituée locale : *Il y a quelques jours un client a voulu me sodomiser, j'ai dit non, il était rouge de rage. J'ai fini par comprendre qu'il ne savait pas que j'avais un autre trou, alors qu'il était marié depuis deux ans.* Tandis que chez nous, sans doute, les clients des prostituées sont tous des types parfaitement bien dans leur peau.

Le 18 juillet, la chronique de Cavanna commence ainsi (inutile de vous pincer, je vous garantis que c'est vrai) : *Il y a, dans la vie, des choses agaçantes. Par exemple, la disparition des chrétiens.* Démonstration faite, il aboutit à : *Résultat : il n'y a presque plus de curés en France. Ça ne peut pas durer. Il faut faire quelque chose. Des immigrés ? Les Arabes ne demandent pas mieux, avec quelques petits changements dans les détails… C'est à mettre à l'étude. Il faudra, bien sûr, faire quelques concessions, genre envoyer nos sœurs et nos épouses jouer au foot avec un voile là où ça se met* [Toi aussi, Cavanna, le voile ! le ça ! le mettre !] *Il y a du symbolique, là-dessous.* [le là-dessous !] *Mais les Arabes sont-ils beaux joueurs dans la discussion ?*[Ne l'ont-ils pas plus grosse que nous ?] *Ils vous clouent le bec d'un « Dieu est grand » sans réplique. Ils ne s'emmerdent pas avec des histoires de grand horloger, pas plus que d'œuf et de poule.* [Ben voyons, ils sont si bêtes]. Expliquant ensuite que l'athée n'existe que par opposition aux croyants, il conclut : *Il nous faut* [non, pas des musulmans mais] *des curés si nous voulons sauver l'athéisme.*

Ah, c'est donc ça, la tactique ? Faisons une petite pause dans la lecture de tous ces Charlie pour nous rafraîchir avec la vraie parole d'Armand Robin, qui dans un livre intitulé *La fausse parole*, inspiré par les propagandes soviétiques et autres qu'il captait à la radio, écrivait sur *ces hommes lamentables qu'on appelle puissants :*

Ils n'ont jamais songé à s'emparer du non-pouvoir. Plus ils tombent, plus, comme pour aider absurdement à leur chute, ils s'alourdissent de leur " eux-mêmes "; à force de vouloir l'emporter dans les batailles du relatif, ils s'ajoutent l'un à l'autre l'épuisement que représente chaque succès remporté dans l'ordre des apparences. Quand ils perçoivent que de la haine rôde, ils ne conçoivent pas de la détourner sur eux afin de la retirer de la circulation et d'avoir ainsi l'occasion de rompre un enchaînement d'actes mauvais; au contraire, ils se hâtent d'apporter leur mal au mal général. Ils ont oublié que la parole sert à dire le vrai, sont

fiers de répondre par des mensonges à d'autres mensonges, créent ainsi partout au-dessus de la planète des univers fantomatiques où même l'authentique, lorsque d'aventure il s'y égare, perd sa qualité; ils sont " stratégiques " et " tactiques ", expliquent-ils dans leur jargon, ce qui signifie qu'ils ne parlent que par antiparoles; derrière chacun de leurs mots on sent la présence de leurs intérêts de caractère matérialiste, c'est-à-dire la présence du néant. Devant cette sottise, on reste là, comme ça : même les poètes ne happent plus que des souffles accourcis en râles.

Le 18 juillet, au-dessous de la susdite chronique de Cavanna, se trouve un article intitulé *Ramadan, la fête rasoir des barbus*, racontant avec consternation qu'au Maghreb, *tout cela n'arrange évidemment pas la saison touristique* [tout cela ne nous arrange pas, nous autres touristes Européens, et n'arrange pas non plus nos vacances].

Le 25 juillet, la Une annonce : *Non au port du voile aux J.O.* Une obsession maladive, décidément. Et maladivement raciste. Le dessin représente deux athlètes féminines en train de courir, au stade. L'une est sombre, voilée façon Batman, l'autre blonde. La blonde prévient la voilée : *Farida, on voit tes couilles*. En effet, elles dépassent de son short. En dernière page, trois autres dessins associent J.O. et islam, comme si c'était le problème de ces Jeux, et le seul. Il est traité aussi en double page centrale, avec l'interview d'Anne Sugier – tiens, une contributrice du site ultra-raciste Riposte Laïque. Le petit monde est petit. En deuxième page, un article ironique appelant à se débarrasser des filles fatigantes en les jetant par la fenêtre ; il s'intitule *Le nouvel Abraham* (en guise de fils, il sacrifie sa fille). Également au sommaire un article intitulé *Le retour du grand Turc*, ainsi présenté : *Entre « printemps arabes » et déchéance européenne.* Une association anxieuse entre monde arabe et Europe qui rappelle celle que faisait Oriana Fallaci.

Le 27 juin, en Une : *Égypte. Enfin une femme de président qui ne tweete pas*. Le dessin la représente en ménagère voilée, en train de faire la vaisselle. En deuxième page la chronique de Bernard Maris : *Tout ça pour ça… Tout ça pour voir des barbus arriver en Égypte avec leurs poils sortant du nez, des yeux et des oreilles. Laissez-vous pousser les poils, les hommes, au cas où l'on vous confondrait avec des femmes ! Et cachez bien ceux de vos femelles !* Registre animal, un classique du racisme. Et cette obsession sexuelle, cette hantise de la confusion des sexes. On aurait presque pitié d'eux.

Toujours dans le même numéro, un article ambigu de Paul Klein, citant longuement des portraits très flatteurs de Marine Le Pen parus dans certains journaux américains. Pour conclure, sans démonstration, qu'en fait, contrairement à tout ce qui vient de nous être dit, son parti est « un mouvement fasciste ». Est-ce assez pour contrer cette longue image qui vient de nous être donnée *d'une femme de gauche, qui veut seulement défendre ses concitoyens contre*

la mondialisation ?

Dans le numéro du 4 juillet, le même auteur poursuit sa réflexion. *Qu'est-ce que le fascisme ?* demande-t-il. Son développement se conclut ainsi : *C'est pourquoi les discours « sociaux » de Mme Le Pen n'ont rien d'étonnant : ils ne signifient pas qu'elle est « de gauche », mais que, comme tout dirigeant fasciste digne de ce nom, elle mêle le mensonge nationaliste à un socialisme frelaté.* Et le discours de Charlie Hebdo, ne mêle-t-il pas le mensonge et le frelaté ?

Le 30 mai, en Une, *Une taupe au Vatican*. C'est le moment des fuites de documents, le pape est représenté avec une taupe qui sort de son habit au niveau de son estomac, disant « ça me change des enfants de chœur ». L'irrévérence est prudente et mesurée. Et Charb menteur, prétendant que lorsqu'ils avaient représenté le pape enculant une taupe, les chrétiens n'avaient rien dit, eux. Non ce n'est pas ce qui est représenté, et le dessin n'a aucune commune mesure avec les dessins orduriers réservés à l'islam quelques semaines plus tard.

Le 13 juin en Une revoilà le Front National, avec ce titre : *Assemblée. Le FN espère trois sièges*. Nous voilà revenus à l'Assemblée. Si j'ai bien compris donc, on préfère y voir des blondes martiales plutôt que des belles voilées. Paul Klein est assez culotté ma foi de dénoncer dans le même numéro « la collusion objective des médias » avec Marine Le Pen.

Le 12 février 2015, Asne Seierstad, journaliste et écrivaine norvégienne, parlera dans Libération des dessinateurs de Charlie Hebdo comme de « caricaturistes qui voulaient changer la société par l'intelligence et l'humour ». Nous avons vu ce qu'il en était de leur intelligence et de leur humour. Asne Seierstad ajoute quelques lignes plus loin, sur les tueurs du mois précédent : « Les terroristes français représentent exactement ce contre quoi Breivik se battait ». Mais qui représente ce contre quoi les frères Kouachi se battaient ? Breivik, semant la mort sur la place publique comme de distingués tueurs par procuration, intellectuels, industriels ou politiques, sèment le chaos et la mort au Moyen Orient, ou les cautionnent, au nom de la Finance ?

Et maintenant, comment ne pas admettre que les « caricatures de Mahomet » parues ensuite, témoignant notamment d'une obsession anale des dessinateurs, obsession typiquement fasciste, sont en fait des insultes politiques adressées aux musulmans, représentés en état d'invalidité puis de soumission. Représentés comme ces messieurs aimeraient qu'ils soient. Et comme ils ne sont pas.

On n'arrive à rien de bien ni de grand avec l'obsession d'enculer, au figuré, ses adversaires. L'analité est un symptôme de régression sadique, s'y complaire c'est se complaire dans la merde. Que les hommes en fassent ce qu'ils veulent dans leur vie sexuelle, et que leur tête en soit libérée dans leur vie politique. Mais comme l'a dit aussi Nancy Huston

à la télévision suisse, « sans du tout les renvoyer dos à dos avec les extrémistes, les dessinateurs de Charlie Hebdo avaient aussi un problème avec leur virilité », ajoutant : « J'ai toujours détesté l'image des femmes et des homosexuels qui transparaissaient dans les dessins de Charlie Hebdo, comme j'ai détesté le fait qu'il publie les caricatures islamiques. Je trouve que c'est un humour qui trivialise, agresse, banalise, blesse ».

Par ailleurs Freud l'a montré, la merde est l'équivalent de l'argent, celui qu'on garde ou celui dont on a envie, à n'importe quel prix. Dans les moments de crises, le monde de la finance et de l'industrie a toujours choisi le camp des politiques fascisantes. Le goût secret de l'argent apparut notamment dans l'affaire Clearstream – dont Charlie prit très honteusement la défense en attaquant Denis Robert. Ou encore sur la razzia de centaines de millions d'euros effectuée en 2006 par quelques actionnaires du journal (Val, Cabu, Maris, Portheault) après la vente à 500 000 exemplaires d'un numéro sur le Prophète – alors que pas un centime ne fut accordé aux employés sous-payés du journal jusque-là moribond. En février 2015, l'avocat de Charlie Hebdo, Richard Malka (qui est aussi celui de Clearstream), envoya une lettre recommandée au journal satirique Le Connard, pour lui enjoindre de ne pas publier un pastiche de Charlie Hebdo... et cela pour une affaire d'argent : « Il semblerait que votre Société cherche à s'inscrire dans le sillage de *Charlie Hebdo*, dont les ventes ont été décuplées en raison de la mobilisation mondiale pour la liberté d'expression et à tirer, ainsi, indûment profit de cet engouement actuel pour le journal Charlie Hebdo », écrivait l'avocat d'un journal qui, après la tuerie dont il avait été victime, venait de recueillir quelque trente millions d'euros de dons, de subventions et de fruit des ventes.

« Les caricatures du Prophète et les horreurs sur la Shoah, ce n'est pas pareil », écrit Élisabeth Lévy, sous-entendant que les secondes sont plus graves que les premières. Or les caricatures ordurières du Prophète, telles que les a faites Charlie Hebdo, sont aujourd'hui aussi potentiellement criminelles que « les horreurs sur la Shoah ». Nier l'extermination des juifs est une façon mensongère et extrêmement indigne de s'en prendre à une communauté qui n'est plus aujourd'hui victime, mais en grande partie participante d'une domination politique inique. Ce n'est pas ainsi, par le mensonge, que le combattant pour la justice et la liberté se bat. Injurier Mohammed, c'est s'en prendre à tous les Mohammed et à leurs frères et sœurs, aux opprimés, aux victimes des trahisons et des abus de l'Occident durant ces derniers siècles, s'en prendre à des êtres humains écrasés par l'histoire qui cherchent leur libération et y œuvrent, certes avec des erreurs comme dans tout combat, mais avec le droit au respect et à la compassion. Que des dominants protégés par les pouvoirs publics renouvellent l'insulte séculaire qui leur est faite ne fait que redoubler l'infamie. On n'arrive à rien de libérateur avec la souillure, qu'il s'agisse de souiller un chant ou de souiller une communauté.

Après la tuerie à Charlie Hebdo, les condamnations sont venues de toutes parts. Le choc fut profond. C'était naturel et bon signe, mais après le choc il faut sortir de la stupéfaction. Il faut ouvrir les yeux et comprendre où nous en sommes, et pourquoi. Sortir du sentimentalisme des foules, si aisément manipulable. Nous avons vu ce qu'il en fut après le 11 septembre. Comment le choc fut utilisé pour porter la guerre, au nom d'un mensonge, et faire des centaines de milliers de victimes innocentes en Irak – une affaire que nous continuons à payer, cet attentat contre Charlie faisant aussi partie de ses conséquences.

Le caractère désastreux de l'ordre mondial a des conséquences, il faut les voir. La dissension au sein de notre société a aussi des conséquences, et cet attentat est aussi l'une d'elles. Il faut sortir de la sidération afin de ne pas tomber dans la récupération politique, et afin de pouvoir changer de cap. On n'écoute pas assez tous ceux qui alertent sur les conséquences de l'injustice au sein d'une société, sur les conséquences de la stigmatisation, sur les conséquences de l'exclusion et du mépris. On laisse au contraire empirer les choses, on organise même la publicité autour de ce qui les fait empirer, dans une espèce de fuite en avant orgueilleuse, comme s'il s'agissait d'un combat de coqs sur leur tas de fumier. Les coups de menton à la Valls n'ont d'autre effet que de provoquer à la violence. Un peuple n'est pas un animal en cage, on ne le dresse pas en agitant le fouet, ni avec des rodomontades. Un peuple est comme une famille, et les familles où règnent l'autoritarisme et la surdité sont plus que les familles respectueuses marquées de drames. Une famille a besoin de véritable autorité, c'est-à-dire d'exemplarité. Une famille a besoin de responsables dignes, respectueux de la loi, c'est-à-dire respectueux d'autrui et enseignant par l'exemple et la parole le respect d'autrui. Seul le respect réciproque tient la famille unie.

« Je suis Charlie », ont dit les gens, choqués. La plupart d'entre eux n'étaient pas des lecteurs de Charlie, ils ne savaient pas ce qu'était devenu ce journal. Ils ne savaient pas que cela revenait à dire aussi « Je suis un beauf raciste ». Les gens de ce pays ne sont pas tous des racistes. Ils ont été choqués par la tuerie parce qu'ils respectent la vie et parce qu'ils tiennent à la liberté d'expression. Plus que jamais il est nécessaire de faire attention à ne pas se tromper de combat. Il faut sortir du cercle vicieux de la dissension, alimentée par trop de personnages en vue. Leur médiatisation crée une illusion mortelle. Contre elle, écouter les avertissements de ceux qui voient et avertissent.

« Je suis » de ces hommes et de ces femmes qui savent ne pas répondre au mal par le mal. Qui ne répondent pas au mensonge par le mensonge, à la tricherie par la tricherie, aux manœuvres par des manœuvres. Qui ne prennent pas la défense des plus forts, qui ne se

mettent pas du côté de ceux qui sont en mesure d'abuser, d'insulter, de manipuler ou même de tuer ceux qui sont en position de faiblesse. Que chacun d'entre nous sache qui « je suis » et qui « nous sommes ». Et ne se laisse pas aller à être qui on lui dit d'être, qui l'opinion, la doxa, la pensée unique, lui dit d'être, sans réfléchir à ce que cela signifie.

Rappelons tout d'abord que le djihad, en bon islam, est le combat spirituel, tel que le connaissent les spirituels de toutes traditions et religions sur la terre – et comme le dit Arthur Rimbaud : le combat spirituel est plus rude que la bataille d'hommes. Mais les hommes préfèrent le moins rude, et ils choisissent plutôt la bataille d'hommes. Ainsi a été détourné le sens du mot djihad, que des manipulateurs utilisent pour convaincre des hommes perdus, qui n'ont pas trouvé la voie pour devenir des hommes accomplis, de s'en venger au nom d'un idéal aussi fallacieux que nébuleux.

Plusieurs éléments donnent un éclairage brutal sur la psychologie des trois « djihadistes » passés à l'acte en ces jours de tueries à Paris. Ces hommes ont semé sur leur chemin de folie meurtrière les signes de la terrible haine de soi qui les a lancés contre le miroir de leur mort. L'un, arabe, a achevé froidement un policier arabe qui faisait appel à sa compassion. L'autre, noir, a tué une innocente policière noire. L'un et l'autre ont tiré dans le miroir de leur gentillesse perdue, de l'humain qu'ils auraient pu être s'ils n'étaient pas morts dans leur âme, et de leur origine. En tuant des clients juifs de l'épicerie casher, c'est aussi l'origine sémitique de sa religion qu'a visée Coulibaly : sur cela, cette haine de l'origine, antisémites musulmans et antisémites chrétiens se retrouvent.

Tout cela se retrouve dans la tuerie perpétrée à Charlie Hebdo. Pourquoi ont-ils visé Charlie Hebdo plutôt que d'autres titres de la presse tout aussi connus pour leur islamophobie obsessionnelle et leurs Unes islamophobes ? L'une des raisons est que le dessin parle plus fort au grand public ; comme la musique il peut être utilisé plus facilement encore que les mots pour enrégimenter et idéologiser les foules – musique (chants de ralliement, fanfares etc) et dessins orduriers ou tableaux « édifiants » et propagandistes ont largement été utilisés par les régimes nazi, communistes, fascistes ou fascisants, comme aujourd'hui par la publicité et la communication.

Mais il y a dans le ciblage de Charlie Hebdo quelque chose de plus profond encore. Il y a de nouveau l'effet miroir, dédoublé. D'une part les images ordurières du magazine renvoient les musulmans à la figure que leur forge le très ancien mépris colonialiste et raciste, figure qu'ils ne peuvent que détester mais qui les habite malgré eux, comme un enfant que l'on aura pendant toute son enfance insidieusement dévalorisé sera malgré lui pénétré d'une image négative de lui. D'autre part les dessinateurs de Charlie, maniant l'ironie avec tout le mépris

de leur position surplombante, tout en restant, à cause de leur histoire, sympathiques aux yeux du grand public qui a connu aussi le meilleur de leur œuvre, en d'autres temps, sont en eux-mêmes des icônes de ce que ne pourraient jamais être les « djihadistes » qui les ont tués. Eux ne seraient jamais des privilégiés, élevés dans l'idée que toutes les audaces leur étaient permises, du moment qu'ils possédaient les armes pour cela, des armes qui ne tuent pas physiquement. Eux n'auraient jamais la capacité de se battre ainsi. Et pourtant, eux aussi auraient aimé être « reconnus », prolonger le quart d'heure de célébrité qu'ils connurent au détour d'un reportage (Coulibaly jeune en visite à l'Élysée, Kouachi filmé après avoir été arrêté pour organisation d'entraînement au djihad). Si l'un d'eux a fait tomber sa carte d'identité dans une voiture, cela ressemble fort à un acte manqué : une signature, une piste pour avoir sa photo dans les médias. Si Kouachi a accepté de parler avec BFMTV, si Coulibaly a appelé lui-même la chaîne, c'est bien parce que ces jeunes gens étaient de leur temps, de ce temps dont une grande partie de la société se nourrit, le temps de la télé réalité, actualisation du temps « du pain et des jeux du cirque » des impérialistes romains de l'Antiquité, le temps où l'on jette en pâture au public d'éphémères gloires venues de nulle part et fondées sur rien, avant qu'elles ne disparaissent, souvent tragiquement, dans le néant où elles sont renvoyées. Le temps de la recherche tragique dans le miroir de l'être qu'on n'y trouve pas.

En tirant à bout portant dans leurs miroirs détestés, tout en les appelant via la télé, en une ultime et désespérée tentative d'être enfin reconnus comme des personnes, comme des gens qui aussi bien que des dessinateurs ou des policiers comptent aux yeux de la société, ils ont brutalement assassiné leurs prochains, tout en se condamnant eux-mêmes. Et il y a là un signe capital pour l'ensemble de l'humanité, une question posée : que faisons-nous de l'homme ? Le monstre que nous en faisons nous menace.

Tout le monde a dit « Je suis Charlie » et ça n'a pas trop plu aux dessinateurs survivants de Charlie. L'ironie est que beaucoup de ceux qui disaient « Je suis Charlie » étaient à mille lieues de ressembler à Charlie, d'hier ou d'aujourd'hui, alors que ceux qui avaient en commun avec Charlie l'esprit libertaire originel et le rejet de tout consensus mou et de toute « pensée unique », ne clamaient certes pas « Je suis Charlie ». D'autant que Charlie était devenu islamophobe – l'esprit des rédactions aussi vieillit, et il n'est pas rare que le naufrage guette ce qui est vieillissant. Luz et Willem ont pointé du doigt la récupération de leur magazine après la tuerie, mais ils auraient bien fait de s'en soucier plus tôt. Car depuis Val, Charlie était la proie des récupérateurs, et cela a continué. Tant que Charlie était Charlie et rien d'autre, il pouvait bien caricaturer ce qu'il voulait, c'était dans sa nature, comme le dit Luz, d'être un

fanzine auquel il ne fallait pas accorder une importance démesurée. Luz l'a dit, ces dessinateurs ne sont pas des penseurs. Or ils ont été récupérés par la « pensée unique » qui bien sûr en vérité est une non-pensée, à des fins politiques. Ils ont été soutenus par des gens qui œuvrent, de façon assez paranoïaque, pour un certain ordre du monde occidental qu'ils ont peur de voir disparaître, et qui pour cela s'emploient à récupérer voire manipuler des figures qui passent pour de la contre-culture alors qu'elles sont utilisées pour la perpétuation de la culture dominante.

Le même phénomène s'est produit pour le dernier roman de Michel Houellebecq, qui a été soutenu de façon absolument exceptionnelle par les grands médias, lui valant même un passage au 20 heures. Il n'est pas difficile de voir qu'il s'agissait là de promouvoir non pas un roman mais une idéologie, toujours la même. La France qu'on veut nous vendre depuis quelques années est une France à la Deschiens : une France morne et triste, sans lumière, sans consistance, repliée sur des sentiments négatifs et sur son impuissance. Cela se traduit par une phraséologie également sans éclat ni beauté, dans les livres comme dans la bouche d'un chef d'État qui ramène la langue au niveau de l'entresol. Pourquoi, par exemple, dit-il « La France, elle a fait face », plutôt que « La France a fait face » ? C'est qu'il faut que la langue ressemble à un personnage des Deschiens ou de Houellebecq, qu'elle soit une pauvre chose représentative de pauvres citoyens sans pouvoir ni espoir. C'est qu'il faut mettre l'étouffoir sur l'homme, afin de le dissuader d'essayer de comprendre ce qui se passe vraiment, comment le dieu argent essaie de faire de l'homme un ver dans une décharge publique, seulement occupé à se nourrir et à nourrir par la même occasion le clan des pollueurs, en matière et en esprit.

Le compréhensible désir des gens de se retrouver pour manifester ensemble a été capturé par les politiques, du moins à Paris. Comme d'autres, j'ai pensé au moment où nous avons dû voter Chirac, en 2002, parce qu'il n'y avait pas d'autre choix si nous ne voulions pas de Le Pen comme président - le dilemme devant cette manifestation très récupérée ressemblait à cela : y aller quand même, ou non ?

Au début de la manifestation, regardée en direct sur mon ordinateur, j'ai entendu que des gens chantaient la Marseillaise et répondaient en chœur « Charlie ! » aux meneurs qui demandaient : « Vous êtes qui ? » J'ai pensé aux foules de Paris qui avaient acclamé Pétain, puis quelques années après, De Gaulle. Quel esprit resterait de cette manifestation, qu'est-ce qui allait suivre ? L'esprit de rassemblement, ou l'esprit de division, la chasse aux musulmans, la stigmatisation accrue, l'esprit de guerre ? J'ai pensé aussi que l'été précédent, plus de deux mille innocents étaient morts à Gaza, et que dans un premier temps on avait

interdit aux défenseurs de la Palestine de manifester.

J'ai entendu sur France 24 le premier ministre albanais, Edi Rama, rappeler que dans son pays, musulmans et chrétiens vivent ensemble, et que ce qui menace le vivre ensemble, partout, ce sont les problèmes sociaux et de pauvreté. Dire qu'il était là comme chez lui, car selon lui ce sont les valeurs universelles de la France qu'il faut défendre, pas seulement pour les Français mais pour tous. Et enfin appeler à ne pas fermer l'Europe, et à cesser de dire qu'on est en guerre, car si on est en guerre, c'est contre nous-même, dire qu'on est en guerre ou se comporter comme si on menait une guerre, c'est susciter la guerre civile. Si ce discours pouvait être entendu par tant de nos intellectuels qui se croient partis en guerre contre l'obscurantisme, et qui au nom de la culture nous poussent dans la nuit de la guerre civile !

J'ai entendu aussi un représentant de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme, Patrick Baudouin, rappeler qu'on ne peut lutter efficacement contre le terrorisme tout en soutenant les violations du droit international, en Palestine et ailleurs. J'ai entendu Missoum Chaoui, aumônier musulman, appeler à donner la parole aux intellectuels musulmans dans les médias, et d'autres appeler aussi à promouvoir l'exégèse de l'islam.

J'ai pensé que le premier caricaturiste assassiné, en 1987, fut Naji al-Ali, fameux dessinateur palestinien qui dirigeait ses critiques contre tous les puissants, aussi bien arabes qu'israéliens, et finalement on ne sait quel clan a commandité son assassinat – quoique les indices convergent vers la culpabilité du Mossad. Voilà ce qui arrive aux hommes vraiment libres. Aujourd'hui nous déplorons aussi la mort de caricaturistes qui eux, s'en prenaient à un seul camp – mais il n'empêche que c'est toujours le même nœud politique qui est au centre du problème. Et que rien ne s'arrangera, ni pour les juifs ni pour les musulmans ni pour personne, tant qu'on ne se résoudra pas à renoncer à soutenir la colonisation de la Palestine. Que la liberté d'expression continuera à être bafouée tant que seront promus la division, l'esprit de guerre interne.

J'ai entendu le directeur d'Afrique Magazine, Zyad Limam, rappeler que la très grande majorité des musulmans en Europe sont tout à fait intégrés, et que le maire de Rotterdam est un musulman qui n'est pas né aux Pays-Bas. Que le problème vient de la frange qui est restée en marge de la société – rejoignant ainsi le constat du premier ministre albanais sur la question de l'appauvrissement.

J'ai entendu un juif rappeler qu'en France on est citoyen avant d'être juif, musulman, chrétien, bouddhiste, athée… ingénieur, médecin, ouvrier… et qui a récusé le terme de communauté juive et a jugé indécente l'invitation de Netanyahu faite aux membres de la « communauté juive » de partir s'installer en Israël, où par ailleurs, a-t-il rappelé, il y a aussi des problèmes sociaux et des problèmes de sécurité.

J’ai entendu une autre personne, non musulmane, rappeler que la stigmatisation des musulmans était, au même titre que l’antisémitisme, un « mal français », et que s’il était bon que le Président soit auprès des juifs ce soir-là à la synagogue, il serait bon qu’il fasse aussi un geste envers les musulmans.

Une fois encore, nous pouvons dire qu’à la nécessité de travailler à l’unité, a été substituée l’apparence de l’unité. Comme dirait Parménide, ils croient changer les choses en changeant « la surface brillante des choses ». Ils ne font ainsi que s’abuser, et abuser ceux qui les suivent.

Nous sommes face à des élites sans profondeur, donc sans pensée. Leur politique n’est pas la vérité, mais la roublardise. Pas l’honnêteté, mais la manipulation. Pas la responsabilité, mais la récupération.

Il n’y a qu’une façon de lutter contre le terrorisme, c’est de lutter contre l’injustice. Dans nos rapports avec les autres pays, et à l’intérieur de notre société. La paix ne vient qu’avec la justice, et la justice ne vient qu’avec la vérité. Nous en sommes certes très éloignés, mais il faut se mettre en marche ou crever.

Une fois la grande illusion jouée, il reste à se mettre sérieusement au travail pour retrouver le chemin du réel. Descendre réellement dans le pays, quitter les sièges confortables de la bourgeoisie dominante, aller voir réellement **ce qui est** dans ce pays et dans ce monde.

Des otages survivants de l’épicerie casher témoignent que Coulibaly pratiquait la prière. Et aussi qu’il était extrêmement calme et tranquille, mangeant un sandwich pris dans les rayons de l’épicerie et disant à ses otages, qu’il ne surveillait pas vraiment, «allez-y, profitez-en, servez-vous » . Il leur dit aussi qu’il n’avait pas peur de mourir. Il faut le dire, les bienfaits sur l’esprit, et notamment l'apaisement que peut donner la religion, peuvent être utilisés pour le pire comme pour le meilleur. La religion (quelle qu’elle soit), pas plus que la culture ou la civilisation, n’empêche les hommes de verser dans le crime. Toute notre histoire depuis des millénaires en témoigne abondamment.

Toute notre histoire témoigne aussi que la religion peut être à l’origine d’avancées de l’humanité, que ses spéculations peuvent ouvrir l’esprit et l'intelligence, leur faire accomplir de grandes choses dans tous les domaines, scientifiques, culturels, politiques, et qu'elle peut aussi aider les hommes à vivre ensemble dans la paix, développer des structures et des réflexes d'entraide. La religion est une arme, comme la science et la culture elle peut être utilisée pour faire avancer l’humanité, ou pour contribuer à la détruire.

Il ne faut pas sacraliser la religion, ni en l'adorant ni en la détestant. Il ne faut sacraliser ni les religions ni rien d'autre. Seules la vie, la vérité, la liberté, l'amour, et toutes les valeurs positives pour les athées comme pour les croyants, sont sacrées. Même les athées et les anarchistes doivent pouvoir comprendre cela, et peut-être plus encore que beaucoup de croyants : n'être soumis qu'à « Dieu », c'est une façon de dire qu'on n'est soumis à aucun humain ni à rien de ce qui est humain – et une religion sans clergé doit aller dans le sens de la plus grande responsabilité et en même temps de la plus grande indépendance vis-à-vis du monde des hommes.

Il faut parler d'antisémitisme pour les insultes aux musulmans, parce que les musulmans arabes sont des sémites, et parce que l'islam, au-delà des divergences politiques, est le monothéisme le plus proche du judaïsme, dans l'esprit et dans la pratique (c'est pourquoi Coulibaly ne s'est pas privé de manger un sandwich casher). Imaginons que Charlie Hebdo, ces dernières années, au lieu de s'en prendre de façon obsessionnelle aux musulmans, s'en serait pris, avec autant de hargne et de haine, disons… non pas aux juifs, car c'est devenu tout à fait impossible, ils auraient croupi en prison depuis longtemps. Et les juifs ont eu raison de s'organiser pour empêcher qu'une telle ignominie leur soit encore faite, c'est tant mieux. Mais à qui alors, à quelle partie de la population aurait-on accepté qu'ils s'en prennent, pendant des mois et des années ? Non, contrairement à ce qu'on prétend, ils n'ont jamais fait la même chose avec les catholiques ou avec le pape. Jamais de façon aussi ordurière et surtout avec une telle charge de mépris et de haine, souvent dirigée contre les humbles du petit peuple. Les seuls contre lesquels on peut s'acharner impunément en France, voire avec la bénédiction des autorités, ce sont, avec les Roms, les musulmans.

Le Times of Israël français a écrit, à propos de la grande manifestation du 11 janvier : « Nous, la communauté juive de France, avons comme l'impression que ces victimes juives passent au second plan dans l'opinion publique même si, heureusement, nous avons reçu le soutien de la classe politique française ». C'est que beaucoup de Français sont antisémites, soit envers les juifs, soit envers les musulmans arabes, ces autres sémites, soit envers les deux à la fois. Et il y avait quelque chose d'ambigu dans ce rassemblement, même si c'était bien caché : ce n'était pas seulement un rassemblement contre le terrorisme, c'était aussi, de façon inavouée, un rassemblement contre les musulmans. Et pas vraiment pour les juifs, comme ils l'ont remarqué - sauf de la part des politiques, mais les politiques ont leurs raisons.

C'est un bien grand tour de passe-passe que d'avoir réussi à faire passer pour défense de la liberté d'expression le fait de faire dire aux Français « je suis Charlie ». Mais après tout, ils

l'ont dit d'eux-mêmes. Parce que cela avoue aussi une vérité qu'ils ne veulent pas voir, mais qui les habite si profondément qu'ils ont eu besoin de la clamer, par millions. Il est vraiment urgent que les cœurs s'éclaircissent, et se débarrassent d'un racisme aussi destructeur pour eux-mêmes que pour ceux qui en sont les cibles.

Après la tuerie certains ont accusé ceux qui avaient dénoncé le racisme de ces caricatures d'avoir ainsi attiré l'attention des terroristes sur Charlie Hebdo, et d'être ainsi coupables de la tuerie. Quelle hypocrisie. Quand tout ce petit monde bien-pensant des médias a soutenu Charlie, annonçant ses caricatures comme une gourmandise avant même que le public ne les ait vues, organisant la publicité autour de leur action scélérate. Et quand Charlie lui-même surfait sur ses forfaits répétés pour se faire remarquer et vendre. Les personnes ou les associations qui ont dénoncé ce racisme ou ont porté plainte contre Charlie n'ont fait qu'exercer leur droit, et tout d'abord leur responsabilité : elles ne peuvent abandonner ceux qu'elles représentent, elles ont à les défendre. Les juifs, qui ont été victimes du même phénomène dans les années 30, se sont depuis organisés pour que cela ne puisse plus se faire, et je l'ai dit, ils ont eu raison de le faire. Les musulmans ont à faire le même travail, puisque c'est majoritairement contre eux que s'exprime la haine antisémite aujourd'hui.

Les synagogues et les écoles juives doivent être protégées dans notre pays. C'est un immense scandale, et je hais l'antisémitisme qui en est la cause. Les agressions contre les mosquées se multiplient, un véritable cancer sur tout le territoire. Parmi les incendies, tirs de balles, jets de grenades, tags de menaces et autres croix gammées, celui-ci : « I am Charly ». Apprécions l'anglais. « I am Charly » tagué sur une mosquée, c'est comme « je suis Charlie » attribué au Prophète en Une du Charlie Hebdo d'après la tuerie. Une blessure de plus imposée aux musulmans, avec la publicité de toute la presse dominante. Qui a prétendu que la France, après la manifestation récupérée, avait changé d'état d'esprit ? En fait, le racisme condescendant à la mode coloniale s'affiche plus que jamais (à la télévision aussi, on s'empare du Prophète pour le faire parler de force comme « nous » - ce « nous » de Yann Moix, par exemple, dans Le Point), et l'œuvre de division se poursuit.

Hollande déclara : « La France ne plie jamais, elle reste debout ». Oui, on a vu ça en 40… et aujourd'hui, à la botte des USA et de leurs guerres impérialistes qui portent la mort ailleurs et ici même. La France a ses traîtres et ses collabos, mais elle a aussi, heureusement, ses résistants. Tous ne cèdent pas aux tentatives de prise en otage de leur être par ceux qui leur intiment d'être qui ils ne sont pas – s'ils ne sont ni racistes, ni terroristes. Le terrorisme est un racisme, puisqu'il nie l'autre, et pour la même raison, le racisme est un terrorisme. L'un et l'autre s'appellent et se suscitent mutuellement.

Que Charlie reparte sur de nouvelles bases, sans haine, on peut le lui souhaiter. Le magazine était moribond et serait vraisemblablement mort d'ici peu si des tueurs n'avaient malheureusement assassiné la majeure partie de son équipe. Avec le soutien dont il bénéficie désormais, il peut avoir l'occasion de renaître. Mais une époque est finie, celle où il a pu faire son œuvre raciste en toute impunité. Oh, ses journalistes pourront certes continuer à faire des dessins et des textes racistes, il y a un public pour ça. Mais pas de façon aussi ordurière, outrancière et obsessionnelle que ces dix dernières années. Maintenant qu'on les a fait passer pour des chantres de la liberté d'expression auprès d'un grand public ignorant, il leur sera difficile d'afficher de nouveau la face hideuse de leur production. Ou bien c'est que la France de Zemmour aura fini par être la norme.

Je propose qu'on ne dise plus seulement, pour parler du racisme anti-musulmans, islamophobie, mais aussi antisémitisme. Parce que l'islamophobie est un antisémitisme. Parce que cela aurait l'intérêt de rappeler à ceux des musulmans qui sont antisémites et à ceux des juifs qui sont islamophobes qu'ils s'en prennent à eux-mêmes. Et parce que cela aurait l'intérêt de rappeler à tous les islamophobes qui honnissent l'antisémitisme, que leur maladie est pourtant bien un antisémitisme.

L'obsession de Charlie Hebdo à montrer le Prophète (et à travers lui, les musulmans) en position sexuelle, ou comme sur la caricature de leur numéro *d'après*, en tête de bite, en dit assez long sur la sexualité refoulée de ces dessinateurs, et à travers eux, de leurs lecteurs. La sexualité mal assumée engendre toujours une fascination épouvantée pour la figure de l'Autre (autre sexe ou autre culture). Cela vaut pour beaucoup de catholiques et pour les athées hantés d'un vieux fond religieux, comme pour beaucoup d'hommes d'autres traditions et religions quand elles sont mal enseignées, frappées par la honte du sexe. Racisme, antisémitisme et sexisme sont des symptômes de la même maladie.

Dans l'atmosphère de malheur qui a endeuillé la France, après la mort tragique de vingt personnes, dont trois assassins, et avec ce qui s'en est suivi : la négation de la pensée organisée par les pouvoirs publics, il est plus que jamais nécessaire de ne pas se taire. Après la sortie d'un Charlie Hebdo des survivants, tiré à plusieurs millions d'exemplaires, si rien n'oblige à acheter ledit numéro, il ne faut pas pour autant, comme le font trop de responsables (institutionnels ou intellectuels) musulmans, détourner le regard de la Une dont la vision a été imposée à tous les Français et même au-delà de la France, par la grande majorité des médiaset des vendeurs de journaux. Il faut, plus que jamais, exercer notre intelligence et notre courage, et faire l'exégèse de ce qui nous est donné à voir.

Que nous dit cette Une, et les dessinateurs de Charlie qui l'ont choisie ? Que Charlie Hebdo, bien malgré lui, sous la pression médiatique qui l'a transformé en parangon de la

liberté d'expression, a renoncé à ce qui le faisait jouir, à savoir le ressassement raciste dans la représentation sexuelle du Prophète, et à travers lui des musulmans. Je vais pour expliquer ce qu'elle dit sans paroles employer des mots grossiers, c'est nécessaire pour traduire un dessin grossier. Le Prophète y est donc représenté en « tête de bite ». Un petit peu discrètement parce que l'heure l'impose, mais visiblement quand même – comme l'ont noté plusieurs médias. Et que dit l'équipe survivante de Charlie à propos de cette Une ? Qu'elle a été « dure à chier » (en ajoutant encore quelques détails scatologiques). Cela veut dire tout simplement qu'ils se faisaient jouir par sodomie (mentale) avec la tête du Prophète (et des musulmans) dont ils se payaient (c'était même leur gagne-pain). Voilà ce qu'ils ont fait pendant des années, de façon beaucoup plus ordurière qu'ils ne peuvent se le permettre aujourd'hui. Aujourd'hui ils ont « chié » cela dont ils se délectaient, ils ont dû y renoncer, même si cela a été « dur ». Ils l'ont fait longtemps à l'abri des regards, c'est-à-dire sous le regard de leurs seuls complices (leurs lecteurs) dans cette jouissance malsaine partagée à la façon d'un viol en réunion, mais aujourd'hui où tous les regards convergent sur eux, il leur faut mettre la pédale douce. Ils le font avec beaucoup d'hypocrisie, mais ils le font. En affichant « tout est pardonné » ils prennent une pose christique, à moins qu'elle ne soit surtout masochiste. Pose et rien que pose, illusion sur illusion, puisque dans le même temps ils perdurent dans leur désir d'offense aux musulmans, l'affichant en Une de façon voilée. Cependant, si cette Une est une sorte de « chant du cygne » du corbeau, elle nous permet d'espérer, malgré la nuit actuelle, prochainement un jour nouveau, un jour où la France se sera enfin débarrassée des restes de son racisme colonial et de son antisémitisme séculaire.

François Hollande déclarait quelques heures plus tard à l'Institut du Monde arabe que les conflits au Moyen Orient ne pouvaient être « importés en France ». Traduisons : que les musulmans français ne se mêlent donc pas de politique extérieure. Certains intellectuels, eux, ont tout à fait le droit d'importer en France le conflit ukrainien, le conflit libyen et tout autre conflit dans lequel il leur est loisible non seulement d'étaler leurs avis dans la presse et les grands médias, mais aussi d'intervenir directement, comme s'ils avaient été élus par le peuple pour cela. Mais quand des Français, et parmi eux beaucoup de musulmans, veulent protester contre les tueries israéliennes à Gaza (dans un premier temps soutenues par François Hollande), on leur refuse le droit de manifester – et s'ils manifestent quand même, jugeant inique un tel refus, on les tabasse copieusement, ou même on les condamne à de la prison. Dans le même discours, François Hollande affirmait que les musulmans français ont « les mêmes droits et les mêmes devoirs » que les autres Français. Vraiment ?

Dans un discours à l'Assemblée, discours ovationné par la quasi-totalité des députés, Manuel Valls a décrété que Dieudonné était antisémite et devait donc être poursuivi, mais que

Charlie Hebdo, qui s'en prenait aux musulmans, exerçait seulement sa « liberté d'impertinence ». De quel droit prend-il ainsi parti ? Est-ce à un ministre de décréter quels artistes sont à bannir, et quels artistes sont à monter au pinacle ? Comment peut-il décréter que les insultes répétées de Charlie Hebdo à l'encontre des musulmans ne sont pas de l'islamophobie mais de l'impertinence ? Comment peut-il se faire juge à la place des juges ? Et cependant la France presque entière applaudit. Le Charlie Hebdo « d'après » s'arrache, mais que les musulmans ne se désespèrent pas, ce n'est pas seulement pour flatter l'islamophobie des Français, c'est aussi le fait de la cupidité de beaucoup, qui se sont empressés de mettre en vente leurs numéros à prix d'or sur les sites de ventes aux enchères. Ambiance.

Philippe Tesson, repris par tous les médias, éructa que « ce sont les musulmans qui amènent la merde en France ». Lui aussi fait dans la scatologie, comme Charlie parlant de sa dernière Une. C'est que la merde, c'est dans leur tête qu'ils l'ont. Tout ça n'annonce rien de bon. Les actes islamophobes se multiplient, ils se comptent par dizaines en quelques jours. Des impertinences, peut-être ? La pression sur les musulmans est énorme, le but en est clair et il se fait sentir : les amener à raser les murs, à faire profil bas, à courber l'échine comme au bon vieux temps d'avant et d'après l'énorme ratonnade d'État de 1961. Et à se taire. À se laisser insulter sans rien dire. Les Zemmour et autres haineux ont un boulevard devant eux. Ce n'est pas la première fois dans l'histoire qu'on voit ça, on sait où conduit la stigmatisation d'une communauté par la parole de haine : aux actes de haine. Que reste-t-il du grand show de l'unité nationale du 11 janvier ?

Christiane Taubira estime qu'en France on a tout à fait le droit de représenter Mohammed comme le fait Charlie Hebdo, de façon ordurière ou en tête de bite comme sur sa dernière Une à cinq millions d'exemplaires. Mais elle a trouvé normal que Minute soit condamné à 10 000 euros d'amende pour l'avoir qualifiée en Une de « maligne comme un singe ». Mohammed, prénom musulman, ne vaudrait-il pas Christiane, prénom chrétien ? C'est ce que pense, apparemment, l'intelligentsia de notre beau pays.

A-t-on jamais stigmatisé les Basques dans leur ensemble parce que quelques-uns d'entre eux posaient des bombes ? A-t-on jamais stigmatisé tous ceux qui votent soit à droite soit à gauche parce que certains groupuscules d'extrême-droite ou d'extrême-gauche ont commis des attentats terroristes ? Non : si on stigmatise les musulmans, c'est par racisme.

Le pape, le patriarche des Coptes et le patriarche de l'église latine de Jérusalem se sont déclarés, plus ou moins directement, contre les caricatures du Prophète par Charlie Hebdo. Il faut apprécier la parole de ces chrétiens qui parlent pour une affaire qui touche les musulmans, mais le blasphème n'est pas interdit dans notre pays, qui respecte la liberté

d'expression. Alors que l'incitation à la haine, le racisme et l'antisémitisme ne sont pas considérés comme liberté d'expression mais comme délits. Et il s'agit en fait de racisme, car ce sont les musulmans qui sont visés via le Prophète ou directement, et c'est là qu'il faut combattre, puisque le droit est de ce côté. Encore faut-il que les pouvoirs publics reconnaissent la nécessité de le faire respecter.

On ne peut blasphémer que Dieu, puisque lui seul est saint. Le blasphème est une affaire entre le blasphémateur et Dieu, elle ne regarde personne d'autre. Le blasphème ne peut faire aucun mal à Dieu – rien ni personne ne peut lui faire du mal -, il ne fait du mal qu'au blasphémateur – à lui de se débrouiller avec sa haine, son injure faite au principe même de la vie. Le blasphème n'a pas à être jugé par la justice des hommes. Il regarde la justice de Dieu, c'est tout.

Les caricatures ordurières du Prophète ne sont pas des blasphèmes, et si on considère qu'elles insultent Dieu à travers son Prophète, c'est une affaire entre le caricaturiste et Dieu, c'est tout. Ceux qui considèrent que Dieu a interdit de représenter les prophètes doivent aussi considérer que la transgression d'un tel interdit, comme le blasphème, est une affaire entre le transgresseur et Dieu, et non une affaire que les hommes doivent régler à la place de Dieu. Mais ces caricatures ne sont pas cela, ou pas principalement cela. Principalement, elles sont des injures faites, à travers la figure de Mohammed, sémite, arabe et prophète de l'islam, aux sémites, aux Arabes et aux musulmans.

Il s'agit là d'une affaire d'hommes. D'une incitation à la haine entre hommes. Et cela, les hommes doivent se charger de le réglementer et de le juger. Nos lois interdisent l'appel au racisme, ne le considérant pas comme liberté d'expression mais comme délit. Les régimes répressifs usent depuis longtemps des caricatures pour asseoir leur domination sur les peuples, en les divisant et en incitant les uns et les autres à la haine, soit agressive, soit défensive. C'est une manipulation qui fait aujourd'hui passer la caricature ordurière des musulmans pour une caricature religieuse. En réalité, nous sommes bien sur le terrain du politique, comme le prouve la montée des néonazismes un peu partout en Europe. Et c'est sur ce terrain qu'il faut se placer et demander justice.

La parution du numéro de Charlie qui a suivi la tuerie, avec en Une sa caricature de « Mahomet » en tête de bite, a déclenché plusieurs manifestations de protestation dans le monde musulman, réprimées par la police des pays concernés. Il y a eu des morts. Des dizaines de blessés. Beaucoup de colère. Des drapeaux français brûlés. Tout ça pour quoi ? Était-il vraiment nécessaire de heurter les musulmans une fois de plus ? Ne souffrent-ils pas assez dans ces pays, ne sont-ils pas assez opprimés, faut-il vraiment les enfoncer encore, du

haut de notre prospérité ? Fallait-il vraiment satisfaire l'orgueil des dessinateurs et autres revanchards ? Cela vaut-il plus que tout ? Plus que le chagrin des pauvres, plus que la vie ? Je l'ai dit, je ne considère pas que le blasphème doive être jugé par les hommes, mais ici en vérité c'est moins la question du blasphème qui est en jeu que celle de l'arrogance d'une petite bande d'Occidentaux, de Français ex-colons, qui s'arrogent le droit de se moquer, à travers leur Prophète, d'hommes et de femmes qui sont humiliés depuis très longtemps par les tribulations de l'histoire, particulièrement à vif en ce moment. Et nous aussi, Français, nous sommes pris en otage par le petit jeu puéril et malsain d'une élite parisienne pleine de mépris pour ce qui n'est pas comme elle, qui ne veut pas voir plus loin que le bout de sa morgue et s'obstine dans des attitudes et des agissements qui n'amènent que du malheur.

À Brest, la mosquée a été recouverte d'une guirlande de cœurs par des habitants, de façon anonyme, en signe de fraternité avec les musulmans. L'opération a été reprise par l'association Coexister sur d'autres mosquées (17 dans 8 villes), comme à Clichy, au Kremlin-Bicêtre, à Angers, et sur la mosquée et la synagogue de Strasbourg.

Au Mans, deux prêtres sont allés spontanément « garder » la mosquée en se postant devant son entrée, dans la rue, pendant toute la prière du vendredi.

La nationalité française a été accordée à Lassana Bathily, musulman malien qui avait spontanément mis à l'abri les clients de l'épicerie casher porte de Vincennes. Plus tard, Barack Obama a cité cet homme en exemple.

À Paris, une étudiante de l'École des Barreaux, agressée verbalement – parce qu'elle était voilée – par un avocat venu donner un cours de droit, a été soutenue par presque tous ses camarades. Le directeur de l'école a aussitôt congédié l'avocat hystérique.

À Paris, la manifestation islamophobe organisée par Riposte Laïque en lien avec le mouvement allemand Pegida (qui avait causé peu avant la mort d'un migrant en Allemagne), a été interdite, suite aux appels du MRAP et de militants antifascistes.

60 millions de Français ne se sont pas précipités pour acheter Charlie Hebdo, le dérisoire credo de ces temps.

La Cour Pénale Internationale a ouvert un « examen préliminaire » à une enquête pour crimes de guerre israéliens durant l'été 2014 en Palestine.

Les mauvaises nouvelles sont plus visibles, mais le camp honnête est à l'œuvre aussi.

Le fascisme rampant

Les Français ont besoin de descendre dans la rue, de faire grève, de manifester, de s'indigner. Ils ne jouissent pas d'assez de citoyenneté, dans la raideur de leur fonctionnement social, pour pouvoir se rencontrer et dialoguer, chercher ensemble la juste mesure et s'entendre. Il leur faut éprouver la dramaturgie sociale, c'est leur façon de faire la fête, et tous ces cris, ces slogans gueulés, scandés, ces sirènes de flics, ces banderoles, cette orgie d'abandon à la foule et d'opposition au pouvoir, constituent d'immenses défouloirs. Tout le monde y est à la fois bloqué et débloqué, tout le monde râle ouvertement et jouit en secret de ce mélange de promiscuité et d'invective, de rébellion et de tradition. Or nous assistons ces derniers temps à une dérive du pouvoir que j'appellerai fascisante, dont l'un des symptômes est la tentation d'interdire toujours plus, sanctionner policièrement les paroles « déviantes », et notamment faire obstacle au droit de manifester. En 2014, plusieurs manifestations en soutien à Gaza bombardée et martyrisée, ou en hommage à Rémi Fraisse, jeune militant écologiste et pacifique assassiné par la police sur la ZAD de Sivens, ont été interdites, dans un pays où, comme en toute démocratie, de telles interdictions sont rares. Ou du moins étaient rares. En revanche, ce sont les représentants de l'État qui ont appelé à la manifestation monstre du 21 janvier 2015, au cours de laquelle la police fut acclamée.

Qui, dans ce vieux pays hiérarchisé et cloisonné, trouve intérêt à ce jeu paralysant ? « La France a besoin d'autorité », déclarait Manuel Valls le 18 février 2015, en guise de justification (?) du recours à l'article 49-3 pour imposer la loi Macron. La vérité est qu'un gouvernement plus faible que jamais, et affaibli par son manque de vision, d'intelligence et de respect, un gouvernement traître à toutes les promesses qui l'ont porté au pouvoir, n'a aucune véritable autorité. L'autorité vient de l'exemple que l'on est, que l'on donne. Quand l'autorité morale vient à manquer, quand les actes et les comportements contredisent les discours, l'autorité est défaillante : c'est alors que s'y substituent l'autoritarisme, l'abus, la violence, morale ou physique.

Selon Claude Guéant, l'ancien ministre de l'Intérieur, « il y a des libertés qui peuvent être facilement abandonnées »… pour, bien sûr, lutter contre le terrorisme. Mais les pouvoirs n'ont pas attendu la tuerie de Charlie pour s'emparer des libertés en organisant la surveillance à grande échelle des citoyens, nouvelle forme du fascisme. Pour quel résultat, d'ailleurs ? Ils

auraient mieux fait d'entraîner correctement la police, afin qu'avec ses dizaines d'hommes elle soit capable de prendre vivants deux terroristes retranchés dans un bâtiment désert et sans otages, et qu'on ne finisse pas par se demander si les pouvoirs publics ne veulent pas éviter systématiquement que les terroristes puissent dire qui les a commandités. Ainsi donc, au nom de la liberté d'expression, au nom de Charlie, on justifie de nouvelles restrictions des libertés.

Les temps que nous vivons sont souvent comparés à ceux des années 30. L'histoire ne se répète jamais à l'identique, et il est très intéressant d'observer l'histoire telle qu'elle se fait en ce moment. Si les conditions d'une advenue du fascisme sont réunies, ce dernier, ou sa forme nouvelle, ne vient pas forcément par où on l'attendrait, par où il est déjà venu. Certains portent la mauvaise parole, celle qui fit du mal autrefois, mais ont peu les moyens de nuire, voire ne croient pas eux-mêmes à cette mauvaise parole proférée et entendue avec distance. Alors que d'autres, porteurs d'une « bonne parole » mensongère, sont au pouvoir et n'hésitent pas à en abuser, à porter atteinte aux institutions républicaines et à la liberté d'expression.

Qu'y a-t-il dans la tête d'hommes qui en assassinent froidement d'autres par idéologie ? Certains prétendent que la religion fait un grand retour, mais non, il ne s'agit pas de religion. Il s'agit d'idéologies, et ce n'est pas nouveau, même si les crimes qu'elles engendrent laissent un sentiment d'horreur qui paraît toujours inédit.

« L'image représente une figure majeure du discours antisémite et un outil non négligeable dans les processus de discrimination et de persécution des Juifs », écrit Marie-Anne Matard Bonucci sur Persée.fr. L'islamophobie est un antisémitisme, et les auteurs de Charlie Hebdo, comme bien d'autres, étaient tombés dans ce mal européen séculaire. Il y a cent ou soixante-dix ans, on ne vit pas des extrémistes assassiner pour autant, au nom de la défense du judaïsme et des juifs, les dessinateurs des journaux qui préparaient les esprits à leur persécution en masse.

La haine est toujours là, mais le monde a changé, et on la trouve maintenant des deux côtés. Les hommes ont montré de quelle horreur à très grande échelle ils étaient capables, la guerre a fait des dizaines de millions de morts, mais les leçons de l'histoire n'ont pas été tirées. La radicalisation politique sert d'exutoire aux violents et l'islam, insuffisamment défendu de l'intérieur (par des musulmans pacifiques mais souvent prisonniers d'un réflexe identitaire) comme de l'extérieur (par les pouvoirs politiques souvent méprisants et agressifs à son égard), est devenu leur otage. Trop d'intellectuels et de médias se comportent de façon irresponsable, organisant l'amplification et la publicité de la stigmatisation, et par suite, de la division. Tandis que les irresponsables politiques de tous bords, depuis des décennies laissent empirer la situation de la société, où les inégalités se creusent non seulement sur le plan

matériel mais aussi sur celui de l'éducation. Au bas de l'échelle certains pratiquent le trafic d'armes et de drogues comme d'autres, en haut de l'échelle, pratiquent le trafic de la vérité, les trafics politiques, les trafics financiers et les trafics d'influence. Le viol de la loi et le faux règnent du haut en bas de la société, et les uns les autres se regardent au miroir de la mort. Ils croient se combattre mais ils œuvrent pour le même camp, et c'est le pays entier, y compris les innocents et les hommes de bonne volonté, qui en est victime.

Oui, miroir de la mort. Guy Debord avait prophétisé la société du spectacle. Ajoutons qu'elle a son corollaire, qui se développe en même temps qu'elle : la société de l'occulte. Les deux n'en font qu'une. Société de fausse transcendance, creusant sa « fosse de Babel » comme le prophétisa plus synthétiquement encore Franz Kafka.

En janvier 2015 à Dresde, un jeune réfugié érythréen et musulman a été poignardé à mort par des néonazis. La presse allemande et la presse britannique en ont parlé longuement, mais en France personne n'en a parlé. Cet assassinat n'est-il pas pourtant lui aussi hautement et dramatiquement symbolique ?

Pourquoi ce mutisme ? Les Français seraient-ils pris d'une frénésie de ne pas voir ? De se raccrocher, pour ou contre, à un seul mot d'ordre et de ne plus rien voir qui n'entre pas dans le cadre de ces œillères ? Nous avons beau chanter, ou refuser de chanter, la Marseillaise, nous ne pouvons pas, saisis par la peur malgré nos dénégations, nous replier sur nous. Il nous faut voir le tableau de plus loin. La montée des néonazismes dans toute l'Europe. Ne pas voir l'assassinat de Khaled Idris est un signe de xéno-indifférence, d'indifférence à ce qui ne touche pas directement la France, à ce qui ne semble pas nous toucher directement, de quelque bord que nous soyons dans ce drame. De la xéno-indifférence à la xénophobie, il n'y a qu'un pas. Ouvrons les yeux, toute l'Europe marche sur la même falaise, et le bord n'est pas loin.

Où est le spectacle, là est la fosse. Le spectacle est l'apparence, l'épidermique. Les réactions épidermiques de beaucoup de personnes quand on parle des Roms marquent leur terreur d'avoir à faire face, au spectacle de la misère matérielle de ces parias pourtant tellement humains, à leur propre misère morale, qu'elles s'emploient tant à cacher, aux autres et à elles-mêmes. Voilà le ressort qu'exploitent les politiciens : épouvanter secrètement les gens, les épouvanter avec leur propre misère, afin d'obtenir leur repli, leur défaite.

La littérature et les textes sacrés sont victimes du même gravissime problème : l'homme d'aujourd'hui ne sait plus les lire. Et ne peut que vouloir les censurer. Le Coran contient nombre d'expressions violentes, la Bible aussi, de même que les pièces de Shakespeare ou les livres de Céline. Dans certains cas il apparaît que le texte dénonce la violence (et le lecteur est rassuré), dans d'autres il semble au contraire la promouvoir – et le lecteur est horrifié. Il faut

comprendre que ni les textes sacrés ni les textes de vraie littérature ne sont des essais exposant des idées. Même s'ils en ont l'air. Il faut dépasser les apparences. Le texte poétique ne se trouve pas, ne se rencontre pas au niveau des apparences, il dépasse même souvent son auteur et ses idées. Le texte poétique déboule dans le monde pour lui jeter sa vérité en pâture. Sa vérité sous tous ses aspects, les plus splendides comme les plus détestables. Telle est sa mission : révéler aux hommes ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas voir. Quand nous nous regardons dans la glace, si nous avons une mèche de travers, nous la remettons en place. Les miroirs de l'être que sont les miroirs de lettres doivent servir au même usage sur le plan spirituel et moral. Vouloir les briser ne nous amènerait qu'à être de plus en plus de travers, de plus en plus laids. Nous vivons dans un monde de Dorian Gray, vendus aux miroirs truqués.

Raoul Vaneigem disait : « rien n'est sacré, tout peut se dire ». Cela signifie aussi, et c'est capital, que tout ce qui se dit peut être contesté. Tout peut se dire, tant que cela ne tombe pas sous le coup de la loi (diffamation, incitation à la haine). Et tout peut se dire en réponse à ce qui a été dit.

La tragédie de la tuerie à Charlie Hebdo, qui a endeuillé la France et tous les partisans de la liberté d'expression dans le monde, doit nous inciter à réfléchir sur l'usage qui est fait de ce droit dans notre pays. L'une des dernières fois que j'ai évoqué cette phrase de Raoul Vaneigem, ce fut à propos de l'ingérence caractérisée de Manuel Valls dans les affaires judiciaires de Dieudonné. Le discours de Dieudonné me fait horreur, tous les discours racistes ou sexistes me font horreur, toutes les stigmatisations me révoltent, qu'elles visent des juifs, des Roms, des musulmans ou tout autre groupe humain. Que ceux qui tiennent de tels discours s'attendent à des protestations en retour est tout à fait sain et salutaire. Mais un ministre n'a pas à se mêler, comme ce fut alors le cas, d'intervenir pour précipiter et augmenter la censure de tel ou tel.

Aussi est-il capital que la liberté d'expression soit la même pour tous. Que ses limites soient les mêmes pour tous, et que son droit soit le même pour tous. Si les pouvoirs ne s'attachent pas à cette équité de traitement, ils ne font que semer et augmenter la zizanie dans la société. Pourquoi peut-on s'acharner sur les musulmans, comme Zemmour, Charlie Hebdo (qui s'en prenait aussi avec une grande virulence aux Roms) ou malheureusement Houellebecq, et avoir tous les honneurs des médias, alors que ceux qui tout aussi honteusement s'acharnent sur les juifs, voire sur les homosexuels, sont systématiquement boycottés, voire éliminés de la scène publique ? Pourquoi une parole haineuse et discriminante serait-elle plus honorable qu'une autre, selon sa cible ? Pourquoi accepter de promouvoir la haine, ce qui revient à la nourrir, et d'autant plus si on la promeut toujours à l'encontre des mêmes catégories de population ? Si bien que beaucoup finissent par croire que

si on s'acharne sur ceux-là plutôt que sur ceux-ci, c'est parce que ceux-là le méritent. Fatal cercle vicieux.

Les médias feraient bien d'être un peu moins arrogants quand ils exigent leur droit à la liberté d'expression. Car ils sont les premiers à ne pas respecter ce droit, quand il s'agit de celui d'autrui, de ceux qui ne pensent pas comme eux, ou même tout simplement ne font pas partie de leur milieu. Eux ne tuent pas avec des kalachnikovs comme les assassins des douze personnes de Charlie Hebdo, mais ils disposent de puissants moyens d'exclusion, et en abusent trop souvent. À l'heure où nous renouvelons notre attachement à la très précieuse liberté d'expression, rappelons-nous que la meilleure façon de la respecter est de savoir aussi remettre en question nos pratiques, celles de nos médias et de nos politiques (il y a peu encore, un jeune homme, Clément Méric, a été tué par un néonazi pour son antifascisme, et un autre jeune homme, Rémi Fraisse, a été tué par la police pour avoir manifesté son opinion, et ce ne sont pas des cas isolés, ni en France ni dans le monde dit libre). Si nous voulons être dignes face à l'indignité de ceux qui tuent par idéologie, commençons par nous désidéologiser nous-mêmes, et surtout par essayer d'être honnêtes, envers nous-mêmes et les uns envers les autres. Faut-il encore le répéter ? Oui : la fin ne justifie jamais les moyens.

Que font les discours des politiques et des médias dominants ? Ils désignent des gens à la vindicte. Quels gens ? Non pas de riches exploiteurs, non pas de puissants corrompus, non pas des intellectuels aux influents réseaux entraînant le pays à semer la mort et le chaos par ses guerres et autres ingérences au Moyen Orient ou en Afrique, et faisant régner en France, dans la presse et l'édition, la pensée unique, la promotion et l'exclusion de telle ou telle voix – mais les pauvres, les stigmatisés de longue date, les personnes parfois poussées au désespoir du fait du mépris dans lequel elles sont tenues, et étaient avant elles tenus leurs parents : notamment les Roms, les immigrés et enfants d'immigrés, les migrants, et de plus en plus, les chômeurs.

La chasse à l'homme est lancée, le pouvoir veut sa peau. Les ministres aujourd'hui s'en prennent personnellement à tel ou tel citoyen. La famille Dibrani, Dieudonné, Gérard Depardieu... Tout saltimbanque qui ne se joint pas à la troupe des lécheurs de bottes du pouvoir est passible de poursuites, non seulement judiciaires mais aussi médiatiques, avec attaques personnelles et injures. Remarquons seulement que ce n'est pas à un Alain Soral, antisémite obsessionnel qui a inspiré Dieudonné et les centaines de milliers d'égarés qui le suivent sur Internet, ni aux animateurs obscènement islamophobes du site Riposte laïque, que les pouvoirs s'attaquent. Car les pouvoirs ont besoin de la division entretenue par les semeurs de haine, et trouvent en ces idéologues des auxiliaires inavoués. Pendant qu'on divise la

société, on évite de travailler à régler ses problèmes, on se dispense de lutter contre l'injustice et la discrimination, et on détourne le regard des citoyens vers des boucs émissaires d'autant plus aisés à stigmatiser qu'ils sont sans cesse poussés à tomber dans des comportements dégradants.

Le Noir, écrivait en son temps Milena Jesenska, n'est pas forcément l'homme qui a la peau noire, mais tout homme discriminé, pour quelque raison que ce soit – le fait qu'il soit juif, ou pauvre, ou qu'il ne professe pas la parole dominante. En même temps qu'à l'explosion de l'islamophobie et du racisme, on assiste à un retour visible de l'antisémitisme. Dans un certain imaginaire le Juif est devenu, symboliquement, non pas forcément l'homme de confession juive, mais tout homme discriminant, riche, professant la parole dominante – qu'il soit athée, catholique, protestant, juif ou n'importe quoi d'autre. Un Bernard-Henri Lévy, par exemple, a de belles paroles, avec lesquelles il sème la guerre, la mort, le chaos. En vérité ce n'est pas son judaïsme qui est en cause, mais son statut social. Ses pareils, sans être juifs, sont légion : ce sont les régnants. Le plus souvent, les juifs dont parle Dieudonné sont pour le petit peuple les représentants de la caste insolente et malhonnête des politiques, des financiers et des médiatiques qui étouffent les peuples comme Israël, avec la complicité des pouvoirs occidentaux, étouffe le peuple palestinien, les emblèmes de tous ces dominants dont la domination tient sur des réseaux, et qui ont décidé qu'ils étaient maîtres de la règle du jeu. De ceux qui décident qui a le droit de parler, et qui n'en a pas le droit. Qui a le droit de gagner sa vie, voire beaucoup plus que ça, et qui n'en a pas le droit. De ceux qui lancent des fatwas dans les journaux bien plus efficaces que celles de n'importe quel cheikh. La caste de ceux qui ont pris possession de la parole et créent la caste de ceux à qui ils suppriment le droit à la parole. Toute une presse et l'État lancés dans la chasse à l'homme.

Le 8 janvier 2014, le Sénat votait scandaleusement l'immunité de Serge Dassault. Le lendemain, le Conseil d'État, réuni en urgence comme jamais cela n'avait été fait, cassait la décision de justice du tribunal administratif, et interdisait au dernier moment le spectacle de Dieudonné. « La République a gagné », déclarait le ministre de l'Intérieur, Manuel Valls. De quelle République parlait-il donc ? De celle des malhonnêtes et des violeurs de droit. « Les fascistes de demain se nommeront eux-mêmes anti-fascistes», disait Winston Churchill.

On se souvient qu'en 2009, lors d'un reportage tourné dans sa ville d'Évry, Manuel Valls avait demandé au réalisateur de rajouter « des Blancs, des white, des blancos », car il y avait, selon lui, trop de Noirs à l'image. On se souvient que Manuel Valls a fait plusieurs déclarations sur les Roms qu'il juge incapables de s'intégrer, même avec une éventuelle politique d'intégration, voués à retourner chez eux, bref comme une race à part de la commune humanité ; et qu'il a mis ses propos en application en procédant à maintes

expulsions brutales. On se demande si Manuel Valls, dans son combat de coq contre Dieudonné, ne guerroie pas contre son propre fantôme. Les censeurs ne peuvent pas toujours censurer leur propre langue, et on peut se souvenir aussi de ces deux lapsus bien parlants : Arno Klarsfeld déclarant sur BFMTV: « les consignes d'Is… les, les, euh, les éléments sont requis pour que les autorités préfectorales prennent une décision ». Et Manuel Valls, sur Itélé : « nous ne pouvons pas accepter les actes anti-racistes… »

On se souvient que Manuel Valls a déclaré que l'un des défis des années à venir serait d'arriver à démontrer que l'islam était compatible avec la démocratie. Comme si les musulmans français ne vivaient pas comme les autres en démocratie, votant, payant leurs impôts et participant au débat et à la vie commune. Certes parmi eux quelques-uns préféreraient à la démocratie un autre régime, mais ils ne sont pas les seuls, bien d'autres sont dans le même cas, de l'extrême-gauche à l'extrême-droite en passant par certains royalistes et autres traditionalistes. Ainsi est la démocratie, chacun y a sa place. Et estimer que cela doit être démontré pour une partie de la population, c'est sortir de la démocratie.

L'ordre que fait régner Manuel Valls n'est pas celui de la *res publica*, au service de tous, mais celui de ses propres penchants. Voir des basanés dans sa ville le dépite. Quant aux Roms, dans leur misère, ils le hérissent. Des enfants déshérités comme ceux des ghettos juifs au siècle dernier sont chassés de leurs camps et mis à la rue par ses services de police. Il n'en veut pas. Mais « lié de manière éternelle à la communauté juive et à Israël », il endosse la veste de ministre de la protection des juifs. Un jour il leur déclare qu'ils peuvent être fiers de porter la kippa, un autre jour il déclare digne d'intérêt l'idée d'interdire le foulard islamique à l'université. Quand des chrétiens, deux ans plus tôt, manifestaient contre le spectacle *Golgotha Picnic*, lui manifestait pour le défendre. Quand des musulmans posent une demande pour manifester suite aux caricatures ordurières que Charlie Hebdo multiplie contre eux, il interdit la manifestation. Enfin il livre son combat personnel contre un humoriste antisémite à qui il aurait suffi de faire payer ses amendes, n'hésitant pas, pour satisfaire sa rage, à se substituer à la justice et à compromettre la démocratie.

Que Manuel Valls, lui aussi, prenne sa place, et non pas celle de la justice. Que Manuel Valls veuille bien considérer ce qu'est la démocratie française, et la devise de la République, à laquelle malgré les accointances des grands médias avec le pouvoir, les Français sont attachés. Notamment à son premier terme : Liberté. Car si la liberté tombe, si l'ordre n'est plus le fait de la loi, appliquée par la justice, mais celui du prince, l'égalité et la fraternité tombent aussi, et le pays se défait.

Le 7 janvier 2014, le jour même où la famille rom Dibrani se voyait définitivement exclue de notre pays, une Femen issue des mouvements néonazis ukrainiens, Inna Shevchenko, représentante de ces nihilistes tranquillement installées en France pour y donner des femmes, au nom du féminisme, une image d'objets sexuels trash et de mégères sans pensée, voire de sorcières souilleuses d'églises ou gazeuses de bébés dans leur poussette, et pour y répandre l'islamophobie, cette mercenaire ayant servi de modèle quelques mois plus tôt pour le dernier buste de Marianne, annonçait avoir reçu son passeport français (elle dispose en fait d'une carte de résidence valable dix ans et d'un titre de transport international). Si la famille Dibrani, dans sa pauvreté, avait démérité de rester en France, qu'avait donc fait cette femme (qui n'a pas non plus de travail – mais n'a-t-elle pas déclaré qu'elle acceptait « des fonds de n'importe qui, même du diable » ?) pour mériter tant d'honneurs et d'avantages de la part des pouvoirs publics ? La presse nous rappela que la mère de la jeune Leonarda, raflée dans son collège pour être expulsée, ne parlait pas français, et que c'était là un motif de l'impossibilité de l'intégrer. Mais ses enfants parlaient tous français et étaient en cours d'intégration. Inna Shevchenko communique en France en anglais, elle ne sait pas le français, peu importe à ses commanditaires qui ne lui demandent que d'exhiber son corps pour des causes douteuses, et peu importe aux pouvoirs publics, leurs complices idéologiques. Car elle et ses camarades sont une arme dans la guerre idéologique que mènent les socialistes depuis leur arrivée au pouvoir. De même que Dieudonné, avec son antisémitisme lamentable et grossier, est malgré lui l'un de leurs instruments dans cette guerre. Une figure idéale à désigner à la vindicte populaire, comme les Roms ou les musulmans, cibles du ministre de l'Intérieur.

Ayant dû renoncer à ses colonies, c'est le peuple de métropole que l'État français s'est mis à coloniser. Ce peuple formé de beaucoup d'immigrés et enfants d'immigrés, du peuple de toujours et de sa jeunesse, de tous ceux qui n'ont pas pour but dans la vie de dominer et exploiter autrui. Au fond les colonisés sont déjà plus libres que les colons, prisonniers de ce besoin de coloniser sans lequel ils ont peur de ne pouvoir survivre. Mais c'est justement leur propre aliénation qui les pousse à faire en sorte que se perpétue leur domination, toujours menacée. Si les dominés ont toujours devant eux la perspective de renverser les dominants, les dominants, eux, passent leur existence dans la crainte de se voir dépouillés de leur domination, sans laquelle ils ne savent survivre. Et pour se maintenir ils sont prêts à tous les artifices, tous les mensonges, toutes les ruses, toutes les tromperies. L'illusionnisme, les tours de passe-passe, sont leurs misérables armes, portées par beaucoup de médias complaisants (et plus ou moins achetés par les aides que ne manque pas de leur verser l'État). Les Français sont, à juste titre, attachés à la liberté d'expression, que chacun d'eux peut exercer haut et fort

dans la rue ? Voilà l'hameçon par lequel ils sont tenus au bout du fil depuis l'affaire dite de Charlie Hebdo.

Le terroriste qui a voulu réitérer la tuerie de Charlie à Copenhague un mois plus tard, a été tué. Comme Merah l'avait été à Toulouse en mars 2012, comme les frères Kouachi, comme Coulibaly l'ont été à Paris en janvier 2015. Qui est le plus satisfait de n'avoir pas à faire de procès ni de vérité sur ces affaires ? Les États occidentaux qui dirigent la police exécutrice, ou les commanditaires des terroristes, qui leur imposent un comportement suicidaire ?

Les terroristes œuvrent dans le même sens que les caricaturistes et autres auteurs qui alimentent l'islamophobie comme leurs pères dans les années 30 alimentèrent l'antisémitisme : ils détournent l'attention des vrais problèmes qui frappent les peuples, crise, chômage, corruption, sur lesquels un petit nombre prospère toujours plus. Sans bouc émissaire, la situation serait explosive. Il faut donc sans cesse convaincre les Européens « de souche » que la faute vient, non pas des puissants, mais des petites gens issues de l'immigration. On canalise leur angoisse, leur colère, leur ressentiment, contre l'islam – pendant que d'autres apportent à certains musulmans, selon le même principe, l'antique dérivatif européen de l'antisémitisme.

L'Europe s'étant stoppée elle-même, par ses horreurs incommensurables, dans sa « liberté d'expression » de l'antisémitisme, les juifs n'ont heureusement plus à supporter caricatures et livres ouvertement antisémites. Mais l'antisémitisme n'est pas mort. Certains l'exercent au prétexte de l'antisionisme, bien que antisionisme et antisémitisme ne soient aucunement équivalents. D'autres l'exercent contre les musulmans, autres sémites – et pour ne pas être taxés de racisme anti-Arabes, c'est-à-dire anti-Sémites, ils l'appellent islamophobie ou critique de l'islam. De là à pleurer sur l'éventualité de voir s'amenuiser les possibilités d'appeler à cette nouvelle haine antisémite, appelée liberté d'expression... Allons, les attentats terroristes, qui prétendent la combattre, la décuplent. Les djihadistes tueurs et les idéologues islamophobes, de même que les potentats pétroliers arabes, les industriels occidentaux et les colons israéliens, servent la même cause, celle des puissants pilleurs et accapareurs, qui cyniquement divisent les peuples pour mieux étouffer leurs possibilités de refuser la corruption, la tromperie et les abus des pouvoirs en place.

Ce qu’on appelle racisme ou antisémitisme dans ce pays n’est bien souvent que la manifestation d’une solidarité ou d’une adversité de classe. Les dominants n’aiment pas leurs victimes, qui leur renvoient à la figure leur iniquité. Pour supporter leur iniquité, il leur faut considérer leurs victimes comme des sous-hommes – phénomène similaire à celui du sexisme. Les victimes n’aiment pas les abuseurs, et elles aussi pour supporter leur condition cèdent

souvent à la facilité de les essentialiser, de les rejeter pour ce qu'ils sont alors que ce qu'il faut, c'est combattre ce qu'ils font. Le combattre et le refuser, en refusant premièrement de collaborer à leur mauvais système.

On ne peut parler de l'antisémitisme sans parler de l'islamophobie, alors même qu'elle bat son plein, y compris de la part des médias, des politiques et de l'État. D'autant qu'au plus profond l'islamophobie est un antisémitisme, parce que linguistiquement et théologiquement les Arabes et les musulmans sont sémites autant que les Juifs. Et leur hostilité réciproque, quand elle existe, existe pour des raisons politiques et particulièrement en lien avec le problème capital posé par l'État d'Israël, largement dû à un Occident ni juif ni musulman mais tout à la fois chrétien et déchristianisé, qui a été si hostile aux juifs et maintenant aux musulmans que nous en sommes là, au Moyen Orient et en Europe.

Ceux qui parmi nos bons bourgeois de culture chrétienne disaient volontiers jadis leur antisémitisme, aujourd'hui souvent se déclarent au contraire, pour des raisons politiques, philosémites. Leur antisémitisme, constitutionnel de leur christianisme, n'a pas pour autant disparu, il s'est seulement reporté sur l'islam. D'où vient l'antisémitisme ? De la chrétienté, qui l'a enraciné, nourri et mis en œuvre pendant des siècles, et qui maintenant se rachète à bon prix sur le dos des Arabes et des musulmans en soutenant l'État d'Israël. Oui il s'agit bien là de la cause majeure du « nouvel antisémitisme » que dénonce un Bernard-Henry Lévy tout en niant sa cause. Car les musulmans aussi ont une histoire et sont solidaires des leurs. Cet antisémitisme-là, déplorable, néfaste et condamnable comme l'autre, n'a pas les mêmes racines viscérales que celui de l'Occident chrétien. Il est avant tout le fait d'une intense exaspération de peuples multi-bafoués par l'Occident au cours des deux derniers siècles, et qui voient dans la colonisation toujours empirant de la Palestine par Israël l'ultime crachat de mépris que leur envoie une civilisation judéo-chrétienne qui a semé durant tout le dernier siècle un désordre effroyable et des crimes inouïs dans le monde, qu'elle prétend pourtant continuer à gouverner – que Bernard-Henry Lévy ne cesse lui-même de vouloir gouverner avec elle, en prônant et réalisant l'ingérence, afin de réorganiser le monde selon son point de vue – n'était-ce pas ce qu'il voulait dire quand il déclara que l'œuvre de sa vie était de faire réécrire le Coran par un juif ? Vaniteux discours, qui fait d'abord rire mais apporte aussi l'immense tristesse de voir notre pays laisser s'exposer une aussi crasse bêtise et une si désastreuse outrecuidance.

Il ne s'agit pas de faire de l'État juif le bouc émissaire de tous les maux, mais de reconnaître ce qui est. À savoir que cet État viole chaque jour un peu plus le droit international, et ceci avec la complicité de pays occidentaux impérialistes qui perpétuent ainsi sous une autre forme le colonialisme des Blancs au détriment d'Arabes. L'antisémitisme est

évidemment injustifiable, mais on ne peut le combattre sans agir aussi contre l'injustice énorme perpétrée par l'État juif, sans s'en désolidariser. Les sionistes se contredisent allègrement, étant mystiques quand ça les arrange (sur leur prétendu droit à leur terre sacrée) et ne l'étant plus quand il s'agit de voir comment le mal, à partir d'un point crucial, peut empoisonner le reste du monde.

Dans certains milieux on s'en prend violemment au « lobby juif », qui par sa puissance sociale et financière influe sur les gouvernements américains et européens en faveur d'Israël et au détriment des droits des Palestiniens. Comme bien d'autres lobbies, un lobby sioniste existe et agit, c'est certain. Mais pourquoi l'Amérique et l'Europe lui obéiraient-elles ? Sans doute il dispose d'une puissance certaine. Mais au point de faire plier des superpuissances ? C'est l'idée que ressassent inlassablement ses adversaires, et que ses alliés, avec beaucoup de duplicité, laissent s'exaspérer parmi les peuples.

En vérité les États-Unis et l'Europe collaborent avec les lobbys sionistes non parce qu'ils sont à leur botte ou sous leur influence, mais parce que cela les arrange. Les grandes puissances coloniales et, ou, impérialistes, de ces derniers siècles, sont en train de perdre énormément de terrain dans le monde. L'Amérique latine, l'Afrique, le Moyen-Orient progressent dans l'émancipation. La Russie, la Chine, regagnent en vigueur dans leurs positionnements géostratégiques. Le monde est en train de se recomposer, et ceux qui ont le plus à y perdre sont ceux qui trouvaient le plus à gagner dans l'ordre ancien. Israël se retrouve en position de pion capital pour les superpuissances en grave perte de leadership. Dernier comptoir colonial, plus sûr que tout autre parce que plus menacé d'écroulement sans ses puissants appuis, dûment muni de l'arme nucléaire, Israël est le pied que l'Occident garde sur un monde qui lui échappe chaque jour un peu plus. Tandis que la Palestine crucifiée peut servir de justification aux aspirations totalitaires ou belliqueuses d'autres puissances montantes.

C'est l'intérêt de ceux qui manœuvrent ainsi d'essayer de dissimuler ou de faire oublier leurs manœuvres. C'est pourquoi ils se livrent à une propagande sournoise et continue afin que les esprits et les peuples se radicalisent soit contre les juifs, soit contre l'islam. Il faut enraciner l'impression que la responsabilité de tous les troubles revient soit aux juifs, soit aux musulmans, selon l'idéologie dans laquelle on se place. Lorsque des hommes au pouvoir, comme chez nous, redoublent ostensiblement de complicité avec les juifs et de défiance envers les musulmans, ce sont en fait à la fois les juifs et les musulmans qu'ils prennent en otage de leur volonté de puissance. Une telle politique ne peut que dresser les uns contre les autres, et continuer à égarer le peuple. La démocratie se délite, n'est plus en mesure de contrôler le désir des hommes au pouvoir d'avoir toujours plus de pouvoir. Chaque fois

qu'une société devient incapable de maîtriser ce moteur, qui s'emballe d'autant plus en temps de transformation et de panique, le pire est à craindre, le pire peut arriver.

À son insu peut-être, Israël est poussé à bout et instrumentalisé comme d'autres peuples, comme chacun de nous l'est ou est en danger de l'être par le climat de mensonge général, qui brouille la vérité et éloigne toujours plus la possibilité de poser un juste regard sur ce qui se passe réellement. Or l'intérêt de chaque homme et de chaque peuple sur cette terre, du plus petit au plus grand, est au contraire de débrouiller la vérité, de négocier et de s'entendre en son nom, elle sans qui ne peuvent advenir ni justice ni paix ni prospérité. Pauvres ou riches, nous ne voulons pas aller à la mort. Et si certains le veulent, nous voulons les empêcher de nous imposer leur volonté morbide. Commençons par renoncer à ce qui dans nos combats n'est pas orienté dans le vrai juste sens, renonçons à suivre les mots d'ordre dévoyés, d'où qu'ils viennent, et travaillons à augmenter en nous et en autrui, de proche en proche, le courage de vivre et d'aimer la vie, de la défendre pour soi et pour les autres, pour la communauté humaine.

Les hommes ne doivent pas combattre entre eux, les uns contre les autres, mais combattre contre le mal, d'abord en le rejetant de leur vie. Et pour cela, apprendre tous les jours à le voir, à l'identifier clairement, sans se tromper. Ainsi le combat sera-t-il véritablement efficace. Le combat ayant ses racines dans la vérité est le seul combat promis à la victoire. D'autres combats peuvent emporter des victoires éphémères, comme celles que nous voyons tous les jours s'étaler dans les journaux, mais ce sont de fausses victoires. D'une part parce qu'elles seront balayées par l'Histoire, d'autre part parce qu'elles n'apportent nulle paix aux hommes qui les remportent.

Difficile de transcrire le dégoût que provoque le fait d'entendre de grands bourgeois à l'abri de tout, y compris souvent de la justice à laquelle ils auraient pourtant des comptes à rendre, faire la leçon au peuple grec, qui sans doute a commis des erreurs – mais qui n'en a pas commis ou n'en commettra jamais ? – peuple écrasé par la crise, jeté à la rue, poussé au désespoir. À les entendre se réaffirmer, au lendemain de la victoire de Syriza, inflexibles quant au paiement de la dette, ne dirait-on pas que nous sommes secrètement gouvernés par une idéologie aryenne ? Pas seulement parce que Pegida « n'est que la partie émergée de l'iceberg », comme le dit Johannes Kiess, pas seulement parce que « islamophobes et europhobes font de Charlie leur prophète », comme le dit Renaud de Chazournes, mais parce que cette affaire grecque fait signe qu'aux yeux de l'Européen du Nord, tout ce qui est du Sud est peuplé de « métèques », comme le chantait Moustaki, d'hommes de seconde catégorie, que l'on supporte de voir tomber alors qu'il n'y a pas si longtemps, à plusieurs reprises la

dette de l'Allemagne a été effacée, aux dépens de ceux dont elle était débitrice, dont la Grèce – sans oublier que dans l'histoire récente, la Grèce a dû aussi subir le régime des colonels soutenu par les États-Unis, au profit de l'OTAN et aux dépens du peuple. Sans oublier que tous les peuples qui ont été soumis à la colonisation, d'une façon ou d'une autre, ou à la dictature, ne peuvent s'en rétablir sans un long travail qui comprend nécessairement ses errements.

Le clivage de nos sociétés qui éclate avec cette élection grecque est en fait une actualisation de la question raciale, laquelle est une forme de la question des classes. S'il ne reste plus grand chose de la classe ouvrière, en grande partie remplacée par l'éparpillement des chômeurs, l'écart de richesses matérielles, ainsi que de capital social et de capital symbolique, entre une petite partie des hommes et les autres s'est extrêmement accru et continue de s'accroître sans mesure. Ceux qui profitent du système, d'une façon ou d'une autre, ne peuvent le faire qu'en dévaluant l'humanité de ceux qui en sont les victimes, en refusant la nécessité de reconnaître leur dignité et la nécessité de la respecter. Les vents qui tournent peuvent apporter le pire comme le meilleur.

En Palestine, la police d'occupation arrête les petits jeteurs de cailloux ; en France on fait mieux, des cailloux symboliques suffisent pour être conduit au poste. Les cas d'enfants arrêtés par la police de l'État français (qui fut acclamée lors de la grande manifestation organisée à Paris par ce même État le 11 janvier) pour « apologies du terrorisme » se multiplient. Voilà ce qu'est devenu le pays de la liberté d'expression.

En Italie, c'est l'écrivain Erri de Luca qui risque la prison pour avoir pris en paroles la défense d'activistes en lutte contre un projet destructeur de nature. Lui aussi est accusé d'apologie du terrorisme, puisqu'il soutient des « saboteurs ». Voilà ce que devient la liberté d'expression en Europe.

À la Bibliothèque Nationale de France, s'est tenu en ce même mois de janvier 2015 un colloque sur « Heidegger et les juifs ». Avec toujours les défenseurs acharnés du philosophe dont on ne peut vraiment plus nier qu'il fut nazi, et antisémite au point d'estimer que les juifs devaient être l'objet d'une « extermination totale ». C'est que l'esprit nationaliste, terrien et raciste d'Heidegger sert aujourd'hui, inconsciemment ou non, à justifier le colonialisme d'Israël et à travers Israël, du monde occidental. Bernard-Henry Lévy semble pourtant l'avoir un peu amère, cette haine des juifs de leur gourou, éclatée au grand jour. Mais comme il ne veut pas lui non plus faire machine arrière et reconnaître qu'il s'est trompé et bien aveuglé, comme il ne veut surtout pas chercher le fond nihiliste de la philosophie d'Heidegger, il se fend d'un article pour affirmer qu'il faut quand même continuer à le lire. Mais qui a jamais dit

le contraire ? Il n'est pas question de placer en garde à vue les lecteurs d'Heidegger. Si seulement ils voulaient bien apprendre à lire, et à reconnaître comme dans Charlie Hebdo la bête immonde cachée derrière la façade, le monde se porterait mieux.

Les heideggeriens ont fait de leur maître leur messie. Sa parole est pour eux parole d'évangile. Mais son annonce est inverse à celle des prophètes. Ils annoncent un homme fait pour la vie, il annonce un « être-pour-la-mort ». Ils se sacrifient pour leurs prochains, il ne se sacrifie pas, accepte de prendre la place des sacrifiés par le régime inique, légitime intellectuellement l'envoi à la mort des hommes, qu'il voit comme êtres-pour-la-mort. Ses disciples sont spirituellement des esclaves de la mort, des serviteurs souvent involontaires, dans leur servitude volontaire, du nihilisme.

Une contemplation profonde de la pensée d'Heidegger fait éclater la radicalité et l'immensité de son erreur, de sa fausseté. Il faut le faire, la contempler, car elle a influencé presque toute la philosophie française et elle continue à faire des ravages, qu'il faut révéler. La substance de sa pensée est fondée sur la reprise de pensées ou morceaux de pensée élaborés par d'autres philosophes – ou bien, ce qui est encore plus évident, sur la glose à partir de textes poétiques. En fait il n'invente rien, mais se contente de manier des éléments de pensée pour les faire coïncider avec son fond paranoïaque et nihiliste, les tisser maniaquement, comme un malade ou un meurtrier peut avoir besoin de révéler ce qui l'habite, tout en le cachant habilement dans le tapis. Là réside sans doute l'une des clés de la fascination qu'il exerce. Heidegger est une voie de garage, mais justement c'est ce qui plaît à beaucoup de ceux qui essaient d'échapper à la voie de la vie et de la vérité, qui leur paraît impossible à assumer. D'autant qu'il a pris soin de faire que sa voie, tout en ne permettant pas d'avancer, permette de piétiner et de se gratter autant qu'on veut, comme une drogue qui ne s'épuise pas.

À l'occasion de la publication de ses *Cahiers noirs*, on reparle beaucoup de lui. Dommage qu'il y ait besoin de découvrir son antisémitisme écrit noir sur blanc pour le critiquer, sans se rendre compte que le fond de sa pensée est morbide, extrêmement dangereux, nihiliste. D'ailleurs le sionisme la rejoint tout à fait, dans le sens où la hantise de Heidegger, c'est le nomadisme, et son idole, la terre. Et les nationalismes, les impérialismes quels qu'ils soient, y compris islamistes, tiennent de la même hantise morbide de contrôle.

Le nomade échappe à l'ordre bourgeois, il n'est pas assis, il a très peu de biens, il est en mouvement, il est insaisissable. Ce n'est pas pour rien que « Dieu » a été inventé (découvert) par les Hébreux, un peuple nomade. Ce n'est pas pour rien que Jésus marchait tout le temps. Ce n'est pas pour rien que « Dieu » a trouvé son dernier prophète en Mohammed, au milieu des tribus nomades. « Dieu » se trouve dans les traces de pas, les écritures qui vont et

viennent ; non dans les tours de Babel, les constructions pharaoniques, qu'elles soient de béton ou de pensée. Quel énorme réseau de parole a dû tisser Heidegger pour essayer d'y prendre « Dieu », de le neutraliser. Aussi énorme que sa peur, et celle de ses suiveurs. Et bien sûr il n'y a là rien à récolter, sinon la mort.

L'antisémitisme de Heidegger est un anti-nomadisme. C'est là dessus qu'est fondée toute sa pensée, dès *Être et Temps*. Nous sommes en plein dans le conflit entre Abel et Caïn, inversé : ici c'est Abel qui veut tuer Caïn. Pour Heidegger, être c'est être dans une langue, sur un sol. Être dans le délimité, le cyclique, le cercle fermé, dans l'espace comme dans le temps. Son *Dasein* est l'être du cultivateur dans son champ, du fermier en famille dans sa ferme. Se référer aux Présocratiques est pour lui une façon – pour laquelle il n'hésite pas à s'illusionner sur une prétendue parenté entre le grec et l'allemand – de s'en tenir à une sorte d'immanentisme, de ne pas dépasser les mécanistes, de ne pas voir dans leur belle et nécessaire pensée l'étape qui permet d'avancer vers la pensée des fins dernières, des fins de la fin, des fins d'après la fin. Le « berger de l'être » de Heidegger est un berger figé, enraciné comme un épouvantail. La pensée de Heidegger aujourd'hui, son antisémitisme fondamental, règne aussi bien dans le mépris réservé aux migrants et aux sans-terre que dans tous les communautarismes forcenés, dans le repli sur des familles fermées, loin, bien loin de l'esprit des familles très élargies et itinérantes sur lesquelles sont fondées les religions judéo-islamo-chrétiennes.

Le débat continue sur l'antisémitisme d'Heidegger, sur le mode : son antisémitisme a-t-il influencé sa philosophie, ou ne faut-il y voir qu'un trait commun à tant d'hommes, et notamment de philosophes qui l'ont précédé ? Parmi tous ces débatteurs, philosophes de formation ou philosophes autoproclamés, aucun n'arrive à voir que toute la philosophie d'Heidegger est antisémite, au sens précisément de anti-sémite, à l'opposé de l'esprit sémitique, de l'esprit du déplacement permanent, à l'œuvre au cœur même des langues sémites – arabe autant qu'hébreu. Heidegger a cherché sa pensée dans le grec et dans l'allemand. Or ces langues constituent trois mondes clairement à part. D'un côté le monde des langues sémitiques, de l'autre le monde grec, de l'autre encore la structure latine. Il n'est pas impossible de penser en allemand ou en latin sans être antisémite, mais cela implique de sortir de sa langue. En fait Heidegger a peu emprunté de sa pensée à la langue grecque, sinon un idéalisme qu'il a voulu ramener à tout prix dans le giron de l'allemand, alors que ces deux langues, et donc la structure de pensée qu'elles portent, sont très différentes. Heidegger hanté par la peur de la bâtardise raciale et culturelle a pourtant lui-même abâtardi sa pensée dans cette confusion illusoire, cette volonté cachant une honte secrète, un sentiment d'infériorité non assumé, de justifier l'allemand par le grec. Quête d'origine qui a pourtant donné quelques

résultats intéressants, pourvu qu'on n'oublie pas de retirer ces pépites du fossé boueux dans lequel ce terrien les a jetées et où elles ne peuvent pousser. La philosophie d'Heidegger, dont sont imbues la majorité des intellectuels français, est massivement néfaste et dangereuse, d'autant plus qu'elle est séductrice et flatteuse, fonctionnant comme un miroir aux alouettes, donnant à son lecteur le sentiment de sa propre supériorité, de sa propre intelligence ; cela de façon aussi illusoire que le fait de refléter l'allemand par le grec.

La passion d'Heidegger, c'est le fixe. L'être du sémite, c'est le passage. Le déplacement permanent. L'utopie comme art de n'être pas dans la place. De n'être pas assis, mais en marche. En mouvement, même immobile. De ne s'installer que pour partir. D'être insaisissable, c'est-à-dire bien plus éternel qu'en *étant là*. Être d'ailleurs, aller ailleurs et par ailleurs. C'est-à-dire, dans l'être même du vivant.

Le 21 mai 2013, Dominique Venner, un intellectuel français d'extrême-droite, s'est suicidé à côté de l'autel de Notre-Dame de Paris. Le dernier texte qu'il publia sur son blog avant d'aller se tirer une balle dans la cathédrale se terminait par une référence à Heidegger, justifiant à ses yeux le fait de se donner la mort. « Tout n'était que mensonge, de la tête aux pieds », dit Benjamin Murmelstein à propos de la vie dans le camp de concentration de Theresienstadt, dans le dernier film de Claude Lanzmann, *Le Dernier des injustes*. Tout n'est que mensonge dans l'occultation de la sympathie d'Heidegger pour le nazisme, et surtout dans le déni du nihilisme de sa pensée, où l'homme n'est qu'un « être-pour-la-mort ». Le mensonge appartient à la mort, et l'heideggerien Venner a révélé le pot-aux-roses en se révélant en effet être pour la mort.

« C'était une scène apocalyptique », déclara Mgr Jacquin, recteur de Notre-Dame. Or il y a du mensonge encore dans l'interprétation que ce suicidaire voulait donner de son acte. Celui que le mariage gay scandalisait se revendiquait du suicidé Mishima comme de Montherlant, écrivains homosexuels. Celui qui dénonçait la perte des valeurs et le nihilisme de notre temps avait passé son temps à adorer les armes et la guerre – il suffit de jeter un œil sur sa bibliographie, les titres sont éloquents. La vérité c'est que cet obsédé de « l'immigration afro-maghrébine », ce phobique du « remplacement » de la population selon la fantasmatique de Renaud Camus, a fini par aller au bout de son adoration quasi-érotique des armes à feu en se fourrant un canon dans la bouche et en tirant. La vérité c'est qu'il est allé faire cela dans Notre-Dame, lui qui se revendiquait païen, quelques heures avant la veillée de prière annuelle « pour la vie ». Et que faisant cela, il s'est en quelque sorte avorté et euthanasié lui-même, à la fois fœtus et vieillard, dans le ventre de Notre-Dame. La vérité c'est qu'il a menti, et d'abord comme toujours à lui-même, en prétendant faire cela pour sauvegarder les valeurs de vie.

Dominique Venner, tourmenté par ce qui tourmente beaucoup d'autres hommes, a au moins eu la droiture et le courage de ne s'en prendre qu'à lui-même. Sa dernière lettre mentionnait « toutes les valeurs sur lesquelles refonder notre future renaissance en rupture avec la métaphysique de l'illimité » : c'est un discours inspiré d'Heidegger, et le même qui sous-tend le nazisme, avec sa haine de l'éternel juif. Voilà où mène la peur des espaces infinis, comme dirait Pascal, et le désir morbide de limites. Désir de limites dans le désir affolé de maintenir ou de retrouver « la tradition », qui n'est autre en vérité qu'un désir de mettre des limites à sa propre folie, d'enclore comme dans les jupes de sa mère son identité incertaine, menacée par une hantise de l'Autre née de pulsions sexuelles refoulées.

Il faut vraiment considérer ce que signifie ce geste, ce suicide à Notre-Dame. « La littérature laissée par Dominique Venner témoigne de ce goût de la mort, inhérent au fascisme, du « Viva la Muerte » des Phalanges espagnoles, à la Totenkopf, la tête de mort placée sur les casquettes des Waffen SS», notait Guy Konopniki dans Marianne. Ce geste a une portée spirituelle considérable, aussi grave que sa motivation, la même qui conduisit au nazisme. Cette question est absolument essentielle : soit l'on considère que l'homme est un être pour la mort, donc un être limité, donc enfermé. Soit il est un être pour la vie, donc inscrit dans l'ouvert, donc libre. La position des hommes face à cette question détermine la voie dans laquelle ils s'engagent : soit la vie, soit la mort, la mort qui dure, comme ce fut le cas dans le nazisme et dans d'autres systèmes morbides, comme c'est encore le cas dans d'immenses pans d'âmes ou de sociétés humaines. Cet homme aspirait à une « renaissance ». C'est pourquoi il est allé se mettre dans le ventre de Notre-Dame. Mais la renaissance qu'il appelait, nous le voyons, c'était un raté, un avortement, un meurtre, un néant.

Frigide Barjot, dont le nom fut l'étendard de La manif pour tous, avait prophétisé « du sang » - et le sang s'est mis à couler, éclaboussant d'abord l'autel de Notre-Dame par le suicide d'un vieil intellectuel, puis deux semaines plus tard, le 5 juin 2013, éclaboussant la France par la mort violente d'un jeune étudiant de Sciences Po, Clément Méric, victime des coups portés à coup de poing américain par de jeunes néonazis. Réveiller les démons, c'est toujours finir par les voir s'en prendre à la jeunesse, à l'innocence, à l'avenir.

Lors de la « manif pour tous » du 21 avril 2013, les élus UMP se retrouvèrent en tête du cortège avec les élus FN, côte à côte dans leur échappe tricolore derrière une même banderole blanche portant proprement imprimés en rouge et blanc les mots : « Tous gardiens du code civil ». Du Front National, Gilbert Collard (que Frigide Barjot vint embrasser) et Marion Maréchal-Le Pen, du Parti chrétien démocrate Christine Boutin et Jean-Frédéric Poisson, de l'UDI Jean-Christophe Fromantin, de l'UMP Patrick Ollier, Hervé Mariton, Patrick Balkany, Jean-François Legaret, Philippe Goujon, un peu plus loin Hervé Guaino.

Le 22 août 2012, *Valeurs actuelles* titre en Une : « Roms, l'overdose ». « Oui, c'est exactement ça, il n'y a pas d'autre mot : o-ver-dose ! » confirme Marine Le Pen au cours d'une rencontre avec les journalistes le 18 septembre suivant, estimant qu'il règne « une ambiance qui peut tourner au conflit, voire à la guerre civile ». Quant à Jean-Marie Le Pen, qui ironisera sur « la Romenade des Anglais » à Nice, il semble maintenant à la remorque des autres politiques, tant la parole sur les Roms, ces derniers temps, se « libère ». Pour la rentrée politique, dans les semaines qui suivent, c'est la surenchère. Le député UMP Bernard Debré écrit sur son blog que « de nombreux Roms sont venus prendre possession de la ville de Paris », en soutien à Nathalie Kosciusko-Morizet, candidate UMP à la mairie de Paris, qui a « l'impression que les Roms harcèlent beaucoup les Parisiens ». Tandis que la candidate socialiste à la mairie de Paris, Anne Hidalgo, tout en refusant comme les autres la stigmatisation des Roms, déclare que, « évidemment, on ne veut pas que Paris devienne un campement géant ». Manuel Valls, ministre socialiste de l'Intérieur, déclare que « ces populations ont des modes de vie extrêmement différents des nôtres » et qu'elles ont « vocation à revenir en Roumanie ou en Bulgarie ». Dominique Reynié, auteur de *Nouveaux populismes*, résume dans une interview au Monde : « Il y a vingt ans, le discours de Valls sur les Roms serait venu de Jean-Marie Le Pen. Il y a trois ans, les propos du président Sarkozy avaient choqué. En 2013, des propos pires émanent d'un ministre de l'Intérieur socialiste. Près de 80 % des Français sont d'accord avec lui ».

Quand les politiques de tous bords essaient d'installer une grande phobie générale, on finit par en venir quasiment à l'appel au meurtre. Ainsi Régis Cauche, maire UMP de la ville de Croix, dans le Nord, assure-t-il, dans la foulée de l'affaire du bijoutier de Nice qui a abattu un braqueur, que si, contre les Roms, « un Croisien commet l'irréparable, je le soutiendrai ». Le 7 octobre 2013, au lendemain du score très élevé (40,4%) du candidat FN au premier tour des élections cantonales de Brignoles, dans le Var, Marine Le Pen déclare que le Front National « est d'ores et déjà le premier parti de France ». Les autres constituant selon elle « la caste UMPS », dont elle se demande « s'ils ne devraient pas finir par fusionner », auquel cas elle leur « propose le nom d'un nouveau parti : le ROM, rassemblement des organisations mondialistes ». Trois semaines plus tôt, au cours de cette rencontre avec les journalistes où elle avait à peine caché sa jubilation quant à l'exploitation qu'elle pouvait faire du problème des Roms, elle avait dit aussi : « Les Français vivent un véritable enfer ». Oui, mais qui le leur faisait vivre ? Quelques milliers de Roms, vraiment ? Ou la manipulation politicienne dont ils faisaient l'objet, les Roms et eux, les Français, également victimes des requins assoiffés de pouvoir ?

Sachant quelle pollution morale et politique, avec ses mouvements d'extrême-droite, a charriée la Manif pour tous, il est permis de s'interroger sur le mouvement « Écologie humaine » qui en est ensuite sorti. Mauvais signe, cette tendance lourde, dans la Manif pour tous et ses

dérivés, à singer, à plagier. Et pire, à plagier pour dénaturer ce qu'on plagie. Après que Frigide Barjot a lancé le mouvement en s'appropriant les codes et l'esthétique gay, après que la Manif pour tous a utilisé nombre de démarquages intellectuellement frauduleux d'autres mouvements ou partis politiques, après que sont nés dans son sillage des micro-mouvements à caractère plagiaire aussi comme les Hommen, voici maintenant Tugdual Derville et ce think tank qui s'approprient un terme, écologie humaine, inventé par un géographe américain au début du vingtième siècle, et devenu une discipline universitaire dont l'enseignement est « complètement différent » de ce qu'ils en font, dit l'un de ses enseignants, notamment parce que, contrairement à ces catholiques, il cherche à dépasser l'opposition entre nature et culture. Pendant que des intellectuels et des politiciens manipulent les symboles, dans la foulée de la mort de Clément Méric des néonazis continuent à agresser, dans plusieurs endroits du pays, des maghrébins et des femmes voilées. Inévitablement, le faussé, le faux entraînent le mal, et le mal, le mal.

En parlant de « ces populations », les Roms, qui « ont des modes de vie extrêmement différents des nôtres » et ont en conséquence « vocation à revenir en Roumanie ou en Bulgarie », Manuel Valls, soutenu par le chef de l'État, cache sous le mot population le mot race, qui réduit les hommes à leur prétendue nature – puisque la misère est dénoncée comme mode de vie irrémédiablement enracinée dans leur être – et sous leur prétendue vocation du retour à leur terre d'origine, l'idéologie barrésienne de l'enracinement des hommes dans la terre où ils sont nés. « La psychologie de la race domine celle de l'individu », écrivait Vacher de Lapouge en 1899 dans *L'Aryen*. Tandis que *Valeurs actuelles* continue à enchaîner les couvertures nauséabondes sur les Roms et les musulmans, et tandis que le gouvernement socialiste ne sait, en guise de politique intérieure, qu'exhiber son idéologie sociétale, semblant vouloir promouvoir un artificiel « homme nouveau », comme dirait la rhétorique fasciste, laquelle idéologie engendre en retour des mouvements réactionnaires également nauséabonds… et tandis que cet État ne sait en guise de politique extérieure qu'exhiber ses prétentions guerrières… comment ne pas constater que toutes ces valeurs actuelles – la race, la terre ; l'homme nouveau, la guerre – sont celles du bric-à-brac de la « pensée » pré-, péri- ou post-fasciste, qui poursuit son travail de gangrène dans notre société ?

Clément Méric est mort à la Pitié-Salpêtrière. C'est dans cet hôpital qu'on enferma les pauvres, puis les fous. C'est là que Charcot exhiba des femmes et des hommes du peuple « hystériques » devant des parterres de messieurs, dont Freud, engoncés dans leurs habits de dix-neuvième siècle bourgeois, engoncés dans leur enfermement. Et cherchant, pour en sortir, à déconstruire l'homme, anéantir son unité, l'examiner en entomologistes, le transformant en cet insecte répugnant que Franz Kafka décrivit, coincé dans son étouffante cellule familiale ou

sociale, ses conventions morbides, sa pensée aberrante, son regard dénaturant l'amour en machinerie destructrice. En 2013, un médecin italien se déclarait prêt à greffer des corps de morts en bonne santé sur des têtes bien vivantes, qu'il couperait de leur corps handicapé ou malade. Dans la deuxième partie du dix-neuvième siècle, des médecins multipliaient les expériences d'électrisation de têtes guillotinées, pour les voir faire d'horribles grimaces et tenter de les rendre à une vie. L'un d'eux alla jusqu'à injecter son propre sang dans une tête coupée. Et l'on rêvait de pouvoir interroger les têtes de meurtriers ainsi ravivées pour obtenir leurs aveux. Et c'est ainsi, une fois l'homme réduit à l'état de mécanisme, qu'il fut rendu licite de le traiter industriellement, d'abord dans les camps de la mort, puis dans les temples de la consommation, et pour finir dans sa parole, faussée par les médias à grande échelle et pire encore au cœur même de ce qui fut la littérature, et qui n'est de plus en plus que production de livres écrits en usine par des ouvriers anonymes et signés par de petites ou grandes idoles. Et pendant que les pouvoirs font mentir la parole, les tags nazis se multiplient, sur les mosquées, dans les cimetières, sur les murs des villes.

Un enfant de huit ans dénoncé par son école et interrogé par la police pour propos politiquement incorrects, un enfant de neuf ans également interrogé par la police sur dénonciation mensongère, une enfant de dix ans livrée aussi à la police pour prétendue « apologie du terrorisme »... Dire que Hollande avait annoncé qu'il serait le « président de la jeunesse de France ». Il faudrait le rappeler aussi aux dizaines d'adolescents qui ont été arrêtés pour les mêmes motifs que ces petits depuis le 8 janvier. Le président et son gouvernement maltraitent la jeunesse de France. Et spécialement celle qui a déjà été maltraitée par les insultes répétées de Charlie envers ses parents, qui ont le tort d'être pauvres et issus d'une autre culture que la culture dominante, dominante à tous les points de vue.

« Charlie ne prend pas les musulmans pour des imbéciles », finit par déclarer Luz. C'est assez pitoyable, mais c'est sans doute plus vrai qu'il ne l'imagine. Je n'ai pas lu de meilleure analyse de ce que fut ce journal ces dernières années que celle de Norman Finkelstein, qui compare les caricatures de musulmans par Charlie à celles des juifs dans les années 30 dans un journal antisémite allemand, évoque la situation des musulmans et dit : « Ce n'est rien d'autre que du sadisme. Il y a une très grande différence entre la satire et le sadisme. Charlie Hebdo, c'est du sadisme. Ce n'est pas de la satire». Oui, c'est tout à fait ça : de la bêtise et du sadisme, l'un allant avec l'autre, l'un essayant de compenser l'autre, sans jamais y parvenir, d'où le cercle vicieux, l'obsession.

Le sadisme vient de la bêtise, qui vient elle-même du ressentiment. L'imbécile est meurtri par le secret sentiment que d'autres sont plus intelligents, plus vivants que lui, ce

pourquoi il lui faut les faire souffrir. C'est aussi en partie ce qui se passe entre l'Europe et la Grèce. L'Europe doit presque tout aux Grecs, au bond prodigieux qu'ils firent faire à l'humanité dans l'Antiquité et dont la pensée continue de fructifier. Voir ce pays se retrouver dans l'ombre pendant des siècles, puis le gaver d'argent comme on gâterait un enfant avant de le gifler, voilà le jeu sadique auquel s'est livrée la Troïka avec les Grecs.

La jalousie entre les civilisations du monde et le plaisir qu'elles ont à voir ou s'imaginer l'autre tomber sont les premières têtes de l'énorme Bêtise qui menace l'humanité. Cela vaut à l'échelle des continents, des pays, voire des régions, et aussi des communautés et des individus. La honte secrète de soi est le moteur du sexisme et de tous les racismes. Quant aux Grecs, leur lumière a traversé le temps à même leur langue, prête à éclairer de nouveau.

Des dizaines d'enfants, dont certains âgés de moins de dix ans, dénoncés par leur école et emportés par la police pour être interrogés. Un enfant de six ans, fils d'une convertie à l'islam, contraint de jouer le rôle de Kouachi abattant un policier. Les mensonges et les dénégations des adultes autour de ces affaires quand elles sont dévoilées. La numéro 2 de l'UMP suggérant qu'on retire à leurs parents des dizaines d'enfants faussement accusés d'être en retard chaque matin à l'école à cause de la mosquée. Un prêtre médiatique accusant sur une grande radio les classes populaires et les immigrés de se reproduire comme des lapins. Cinq enfants, dont un nourrisson de trois mois, enlevés brutalement à leur mère au motif que leur père est soupçonné de vouloir faire le djihad. À ces persécutions des musulmans, il faut ajouter celles faites aux Roms, obstinément chassés de leurs bidonvilles et jetés à la rue avec leurs enfants. Affaires emblématiques du maire refusant le permis d'inhumer un bébé rom au cimetière de sa commune (affaire classée sans suite), ou encore de Raymond Gurême, ancien résistant rom de 89 ans, rescapé des camps de la Seconde guerre mondiale, violenté gratuitement par la police (affaire classée sans suite), de l'absence de représentation des Tziganes lors de la commémoration de la libération d'Auschwitz... Ce n'est pas l'histoire qui repasse les plats, c'est une partie des hommes qui s'obstine dans l'indignité. Et l'indignité commence avec l'indignité du discours. Le racisme et l'islamophobie, serinés à longueur de médias par des intellectuels et autres écrivains, ne sont pas des opinions et ne méritent ni le respect ni l'énorme publicité qui leur est faite. Ce sont des appels à la persécution, et elle ne manque pas de s'ensuivre, en premier lieu de la part des pouvoirs publics.

Netanyahu continue à appeler les juifs d'Europe à aller s'installer en Israël. Comme si la situation était plus sûre là-bas, dans un pays dont il a largement contribué et dont il contribue largement à faire une bombe à retardement. S'il veut la sécurité pour les juifs, que ne

commence-t-il par s'en occuper chez lui ? Cela irait mieux ensuite pour les juifs d'ailleurs aussi.

Inna Shevchenko faisait partie des intervenants de la rencontre sur la liberté d'expression à Copenhague. La présence de la Femen issue des mouvements néonazis ukrainiens, et le fait qu'elle soit interviewée pour témoigner sur la fusillade par Elle, le magazine qui avait fait scandale quelques semaines plus tôt en promouvant l'image et la parole d'une autre Ukrainienne, ouvertement néonazie, ne gâchaient-ils pas un peu le tableau de la réunion ?

Comme toujours, certains morts comptent moins que d'autres pour les médias et pour l'opinion publique. Les actes antisémites et les actes islamophobes ne trouvent pas le même écho, y compris quand ils font des morts – et des morts musulmans, il y en a eu plusieurs dans le mois qui suivit la tuerie à Charlie Hebdo, en Allemagne, en France, aux États-Unis. Mais les morts qui comptent encore moins, ce sont les mortes. Pas un jour ne passe sans apercevoir au détour de la rubrique faits divers l'assassinat ou le viol d'une femme. Dans la quasi-indifférence générale. Tant la doxa de ces temps est que les êtres humains sont faits pour la mort, et pour la mort sans raison.

« La démocratie peut disparaître en Europe », déclarait Jean Ziegler, vice-président du Comité des droits de l'homme de l'Onu, le 28 décembre 2014 sur le site VoxEurop.eu. Rappelant notamment : « En Europe, on assiste depuis une génération à une résurgence des idées d'extrême droite, à une banalisation du racisme et de la xénophobie. Au point que, pour une majorité des personnes il s'agit là d'"opinions" aussi légitimes que les autres. Et, partout sur le continent, les partis politiques et les mouvements xénophobes obtiennent un nombre de voix toujours croissant : en France, le Front national est en passe de devenir le premier parti ; en Italie, la Ligue du Nord domine dans trois régions ; la N-Va flamande domine Anvers et le Nord de la Belgique ; en Suisse, l'Union démocratique du centre domine le Parlement fédéral (...) Aux Pays-Bas, en Slovaquie, en Bulgarie, au Danemark, en Angleterre, les mouvements d'extrême droite prospèrent et en Hongrie ils sont carrément au pouvoir. » Et Jean Ziegler d'accuser comme dans son livre *Retournez les fusils* « les oligarchies financières globalisées » de détruire la démocratie.

Quand Manuel Valls emploie le terme d'islamo-fascisme, ne détourne-t-il pas les regards des causes et de la face véritables de la fascisation qui menace l'Europe ? Il faut ajouter au tableau de Ziegler les différents groupes ou partis néonazis ukrainiens qui défilent à Kiev, ont trente-huit députés (Svoboda) et constituent une part capitale de l'armée. Et sur fond de crise financière en Grèce, Aube Dorée, en Allemagne le NPD et Pegida, en Pologne l'entrée de l'extrême-droite ultra-catholique et antisémite au gouvernement, dans les pays baltes la très inquiétante revivification du nazisme...

Les terroristes attisent à la fois l'antisémitisme et l'islamophobie, le racisme, le rejet de ceux dont ils se prétendent les frères. Mais la liberté d'expression subit l'oppression d'un bien plus puissant et plus occulte terrorisme, celui de la doxa, de l'opinion dominante, organisée pour entraver la marche et la manifestation de la pensée, de la vérité, de la justice. Or l'humain vivant est plus fort que les aspirants dictateurs, de quelque bord et de quelque nature qu'ils soient, tous ceux, dirigeants politiques ou voyous fanatisés et instrumentalisés, qui veulent remplacer la liberté d'expression par la liberté d'oppression. Et l'humain vivant vaincra.

Car une autre politique est possible : une politique généreuse, inventive, audacieuse, une politique dotée d'une vision et d'un vrai courage, une politique de l'intelligence et de l'humanité, une politique qui ne se berce ni ne berce les autres de mots et d'idéologies. Une

politique qui agit, qui ne se débarrasse pas par l'exclusion de ses devoirs à l'égard des hommes, qui ne renonce ni à lutter contre le crime, la délinquance et les manquements aux devoirs à tous les niveaux de la société, ni à œuvrer pour respecter, garantir et promouvoir les droits de tous.

Que sont les systèmes dans lesquels nous vivons, où les États renflouent les banques indéfiniment ? Des systèmes de racket mafieux à très grande échelle. Un système libéral dont le libéralisme est garanti par l'État n'est plus un système libéral mais une imposture. Le libéralisme ne pourrait être vivable que s'il était honnête, ce qu'il n'est absolument pas. Le libéralisme associé à l'étatisme produit une chimère plus contraignante et tueuse de liberté que l'étatisme. Le libéralisme ne peut être un système dégageant de la liberté pour les individus et les groupes que s'il est soumis à la loi morale. Pas de mélange incestueux et producteur de monstres sociaux entre libéralisme et étatisme, mais contrôle strict du libéralisme par la loi et la justice : pas plus que le citoyen, le libéralisme ne doit être autorisé à vivre dans la délinquance ou le crime.

Chasse à la corruption incessante et impitoyable (il le faut, car la corruption renaît sans cesse de ses cendres), et à tous les niveaux. Interdiction de la spéculation et de toutes les opérations financières qui ne sont que parasitage de l'humain, voire négation de l'humain. Corruption et spéculation, tels sont les deux immenses fléaux de notre temps. Qu'on s'attaque sérieusement à eux, et tout le reste ira beaucoup mieux – à commencer par l'accès à l'emploi, qui bénéficiera automatiquement de bien plus de souplesse et de justice. Les inégalités au lieu de s'accélérer diminueront, la liberté croîtra, et avec elle la responsabilité et l'inventivité. Ainsi les citoyens pourront-ils construire une société pacifiée, joyeuse, vivante, tout à la fois ayant le temps et allant de l'avant.

Bien entendu ce n'est pas du tout le sens dans lequel nous allons en ce moment, notamment en France. Il faudra bien que tout cela finisse par être retourné.

Être terre d'accueil, patrie des droits de l'homme, république de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, c'est très beau, c'est être phare. Cela ne va pas sans coût, sans un effort constant de la conscience, un réveil permanent. On n'est pas phare sans lumière, et un phare sans homme, un phare inhabité, ne fait plus de lumière. Soyons hommes, soyons citoyens, soyons gardiens les uns des autres. Quelles que soient les forces de régression à l'œuvre, le mouvement de la vie, qui va vers l'avant, est irrépressible : les femmes iront dans le sens de leur libération, les hommes iront dans le sens de leur libération, les peuples iront dans le sens de leur libération.

FIN